

# A C T E S

## DU COLLOQUE INTERNATIONAL SUR L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève  
les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens  
(Résidence universitaire internationale, Genève)

FASCICULE 3

**A C T E S**

**DU COLLOQUE INTERNATIONAL SUR**

**L'OEUVRE D'HENRI DE MAN**

organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève  
les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens  
(Résidence universitaire internationale, Genève)

FASCICULE 3

UNIVERSITE DE GENEVE

FACULTE DE DROIT

A C T E S  
DU COLLOQUE INTERNATIONAL SUR  
L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève  
les 18, 19 et 20 juin 1973, sous la présidence du professeur Ivo Rens  
(Résidence universitaire internationale, Genève)

(suite)

Copyright 1974 by "Colloque sur l'oeuvre d'Henri de Man",  
Faculté de droit de l'Université de Genève.  
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés.

Point III  
de l'ordre du jour

DU SOCIALISME NATIONAL AU MONDIALISME ;  
LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, DE LA CULTURE ET DU DROIT.

Rapporteurs

(Dans l'ordre thématique de leurs rapports)

- Herman BALTHAZAR, Professeur à la V.U.B. (Belgique) : Henri de Man dans la "Révolution avortée". (\*)
- Michel BRELAZ, Assistant à l'Université de Genève (Suisse) : Pacifisme et internationalisme dans la première partie de l'oeuvre d'Henri de Man. (\*)
- Ivo RENS, Professeur à l'Université de Genève (Suisse) : Pacifisme et internationalisme dans la dernière partie de l'oeuvre d'Henri de Man. (\*)
- Sven Stelling-Michaud et Janine Buenzod : L'itinéraire d'Henri de Man : de l'histoire à la philosophie de l'histoire. (\*)

---

\* Cf. "SUR L'OEUVRE D'HENRI DE MAN", Rapports au Colloque international organisé par la Faculté de droit de l'Université de Genève les 18, 19 et 20 juin 1973 sous la présidence du professeur Ivo Rens, in Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto, T. XII No 31; Genève, 1974.

Mercredi 20 juin 1973 (matin)

Suite de la séance.

Ivo RENS. - En marge du débat qui va s'ouvrir je voudrais donner la parole à deux personnes ici présentes qui vont nous faire une brève communication, l'une et l'autre sur le problème des archives d'Henri de Man. Je crois que ce type d'information trouve sa place dans un colloque comme celui-ci.

Dans quelques instants nous aborderons le point III de l'ordre du jour qui comporte trois sujets et quatre rapports. Ces sujets et ces rapports sont énumérés à la page 9 du document intitulé Programme et organisation. Il y a le rapport de M. Balthazar, sur "Henri de Man et la révolution avortée". Il y a ensuite les deux rapports de M. Brélaz et moi-même sur "Pacifisme et internationalisme dans la pensée d'Henri de Man". Et puis il y a un rapport sur un point, vaste comme le monde - si j'ose dire - qui est "la philosophie de l'histoire et de la culture chez Henri de Man", rapport qui nous sera présenté oralement par M. Stelling-Michaud.

Etant donné le poids spécifique non point des rapports, mais des problèmes auxquels ces rapports sont consacrés, et compte tenu de l'importance considérable dans la pensée d'Henri de Man du problème de la culture et de la philosophie de l'histoire, je vous propose, en accord avec M. Balthazar, la solution suivante : nous intervertirions l'ordre d'examen de ces rapports, dans ce sens que les rapports de M. Brélaz et de moi-même sur le socialisme et l'internationalisme viendraient après l'examen du rapport de M. Stelling-Michaud et Melle Janine Buenzod. Nous débattrions, toutefois, pour commencer, le rapport de M. Balthazar. Ici, il faut que j'annonce à ceux d'entre vous qui n'ont pas assisté hier soir à la constitution d'archives sonores sur la base de témoignages d'un certain nombre de contemporains d'Henri de Man, que les problèmes évoqués par M. Balthazar dans son rapport

ont déjà fait l'objet d'une discussion fort longue, passionnée, nourrie, et qui, me semble-t-il, ne devrait pas être reprise ce matin dans ce Colloque en séance publique. Nous devrions donc discuter des points théoriques évoqués par le rapport de M. Balthazar, et non point entrer dans le détail de l'histoire événementielle, qui a fait l'objet hier de ces enregistrements extrêmement précieux, auxquels nous avons procédé.

Si vous êtes d'accord sur cette façon d'envisager les choses, je propose que nous abordions immédiatement le rapport de M. Balthazar, et que vers 11 heures nous fassions une pause de dix minutes à la suite desquelles nous aborderions les problèmes centraux qui doivent nous retenir aujourd'hui, à savoir, ceux de l'histoire et de la culture. Est-ce que cela correspond au sentiment général ? Si tel est le cas, je donne la parole à M. Balthazar.

(Assentiment.)

Herman BALTHAZAR. - Je suis d'accord d'éviter une discussion sur l'histoire événementielle qui ressort de mon rapport. Je crois en effet qu'une telle discussion n'a pas beaucoup de sens ici. Si on me demande pour quelle raison principale il se justifie de reparler aujourd'hui d'Henri de Man sous tous ses aspects et d'essayer peut-être de relancer l'intérêt pour ses oeuvres, je dirais qu'avant tout il importe de rechercher les réponses d'Henri de Man aux différents aspects de la crise de son temps, de voir de quelle façon ses réponses peuvent nous guider, nous aider, nous éclairer et aussi nous avertir face aux problèmes posés par la crise de notre temps.

Et puisque, du moins au niveau du fonctionnement de notre démocratie et au niveau de la force créatrice du mouvement socialiste et démocratique aujourd'hui, il y a des symptômes de crise assez graves, on est davantage tenté de reprendre ce travail d'orientation à la lumière des expériences antérieures, et tout spécialement des expériences demanistes.

En partant de cela, je voudrais essayer ici, en quelques minutes, de fixer les raisons pour lesquelles il me semble nécessaire de parler aussi des réponses demanistes, à un moment particulièrement tragique, c'est-à-dire 1940-41, la dernière phase active où le théoricien fut confronté à une action pragmatique. Je souligne tout de suite que parler de cette période n'a de sens profond qu'en insérant ce fragment dans la période et l'évolution globale de l'activité et de la pensée demanistes. Je m'explique en quelques points.

Il faut que nous soyons conscients du fait que la très grande majorité de ceux qui sont dans la vie active aujourd'hui, soit en position de responsabilité, soit en position de formation, n'ont pas connu Henri de Man. Ils n'ont pas participé à ses efforts. Ils n'ont pas été directement influencés par sa personnalité. Pour eux il ne s'agit plus de condamner ni de glorifier. Ils ne veulent qu'aider à briser une conspiration du silence inutile pour eux, parce qu'il leur semble qu'un penseur et un politicien d'une telle envergure, d'une telle influence sur son époque, constitue un héritage trop précieux pour être ignoré.

Mais, si l'on en parle, il faut en parler dans sa totalité, sans compartimentation, sans fragmentation, sans cueillir ici et là des phrases séduisantes, sans oublier la somme complète des causes, des réalisations, des échecs et des limites. L'histoire d'Henri de Man prend place dans l'histoire du mouvement et de l'idéologie socialistes et il faut éviter d'aboutir à une interprétation et à un jugement ramenés à quelques idées et concepts, sans prendre en considération le contexte global des circonstances historiques changeantes.

Par ailleurs, je crois qu'il est faux de séparer la théorie idéologique et l'engagement pragmatique dans un contexte historique et spécifique. Pour l'analyse, ce ne sont pas tellement les erreurs d'une période historique ou d'une personne qui sont importantes, mais bien le pourquoi d'une attitude idéologique qui mène, dans un certain contexte, à un certain engagement. Plusieurs réactions presque spontanées au cours de ce colloque confirment ce point de vue. Je pense par exemple aux réac-

tions sur les possibilités de succès de la grande campagne pour le Plan. On a souligné plusieurs fois dans la discussion que l'entrée dans le premier gouvernement van Zeeland a brisé l'élan de la campagne. Il ne s'agit donc pas là seulement de la valeur idéologique en soi du planisme, puisqu'il faut aussi tenir compte des situations réelles et concrètes où elle s'insère. Je pense aussi à M. Slama qui écrit, à la page 31 de son excellent rapport, que la pensée d'Henri de Man a été pour tous les mouvements qu'il a étudiés une véritable auberge espagnole et qu'elle a contribué à entretenir l'illusion d'un accord, qui ne se faisait en réalité que sur un nom et sur des mots.

Il apparaît quand même souhaitable qu'un renouveau de l'intérêt pour l'oeuvre d'Henri de Man aujourd'hui n'aboutisse pas à une auberge espagnole. L'enjeu est trop sérieux, en raison de la valeur même de l'oeuvre demaniste et de la gravité des problèmes de notre temps. Je crois qu'on peut écarter ce danger, en refusant de faire une pure histoire des idées, une anthologie où l'on puise à discrétion. Ce serait abuser de la pensée d'Henri de Man pour confirmer des convictions actuelles, qui peuvent être foncièrement différentes et contradictoires.

C'est dans cet esprit que j'ai voulu rédiger une brève introduction aux motivations idéologiques des quelques initiatives pratiques d'Henri de Man en 1940 et 1941. Je l'ai intitulée "Henri de Man dans la révolution avortée". C'est ainsi qu'on qualifie un certain courant d'idées et d'action, qui s'est développé dans les années 1930, et qui a abouti pour le plus grand nombre de ses représentants à une amère et tragique déception. Il est très difficile de définir cette révolution avortée. Raymond de Becker, qui a inventé le mot je crois, a eu besoin de quelque quarante pages pour énoncer les divers éléments, souvent hétéroclites, de ce courant marqué par un esprit révolutionnaire, mais à contresens de l'idée et du mouvement socialistes, un courant pour un ordre nouveau, autoritaire, avec plus de justice sociale, se basant sur les valeurs traditionnelles et spirituelles de la culture occidentale, un courant souvent philofasciste, foncièrement antilibéral et antiparlementaire, souvent aussi élitiste.



Quand on fait l'analyse des programmes, manifestes, articles etc., écrits par Henri de Man en 1940-41, en corrélation avec ses tentatives de relancer ou de préparer une restructuration socio-politique, on n'échappe pas à la constatation que ses motivations sont en grande partie imprégnées de ce courant. C'est ce que j'ai essayé de démontrer, par quelques exemples, dans mon rapport.

Cette constatation mène à une série de questions, qui traitent d'abord d'un problème crucial, c'est-à-dire la ligne frontière entre l'idée socialiste et ce qui n'est plus socialiste. Ensuite, il s'agit de trouver l'origine et le caractère profond de cette attitude qui, pour Henri de Man, ne surgit pas soudainement en 1940 mais qui est discernable déjà avant. Je suis évidemment conscient du fait que la recherche d'une réponse à cette question est difficile, à cause des aspects émotifs qui peuvent empêcher une analyse rationnelle, mais, je le répète, l'honnêteté scientifique, la conscience des problèmes actuels, le respect de l'héritage de la théorie et de la praxis d'un homme extrêmement intéressant nous forcent à en parler, c'est pourquoi je vous propose ce rapport.

Walter DEBROCK. - J'aimerais poser une question assez générale, mais qui découle tout de même des événements de 1940 et des idées d'Henri de Man. Je me demande si 1940 ne confirme pas que, dans les grandes occasions où il a dû prendre position dans la lutte politique pragmatique, de Man n'a pas constamment "raté le coche". Cela commence en 1935 et se termine en 1940-41, où il abandonne ceux qui l'avaient suivi. Le malheur est qu'il a entraîné chaque fois des hommes politiques, en général des jeunes, qui auraient pu et dû agir autrement, et pousser de Man vers d'autres voies.

On peut donc se demander - et c'est la question que je pose à mon ami Balthazar - si les idées d'Henri de Man ont bien pénétré assez profondément ses disciples ou si les disciples n'ont pas été trop obnubilés par le personnage.

Georges LEFRANC. - Je voudrais intervenir sur un point précis : le reproche implicite qui est fait à Henri de Man d'avoir sombré dans une conception élitiste. Je voudrais rappeler qu'il s'agit là d'une tradition ancienne du mouvement ouvrier; les syndicalistes révolutionnaires, en particulier avant 1914, avaient une conception élitiste de l'action sociale. Si l'on regarde du côté communiste, la conception communiste, selon laquelle le parti est l'avant-garde de la classe ouvrière, est également une conception élitiste. Henri de Man transforme seulement un courant antérieur.

Herman BALTHAZAR. - Quand j'ai parlé des aspects élitistes dans le courant de la révolution avortée, c'était surtout pour énumérer quelques éléments de la révolution avortée. Je n'ai pas pour autant mis vraiment cet aspect élitiste au compte des idées d'Henri de Man en 1940-41. On peut en discuter, mais je crois que vous avez raison de dire que cet aspect se trouve dans le mouvement ouvrier et n'est pas forcément propre à la révolution avortée.

Il est plus difficile de répondre à M. Debrock, parce qu'il pose un peu la question que j'ai moi-même posée. Cela prouve de nouveau la nécessité de combiner l'étude des idées, de leur pratique et celle des hommes qui en sont les porteurs. En effet, on en a parlé ici à propos de la campagne du Plan, Jef Rens et d'autres ont évoqué leur grande déception au moment où de Man, sans avertissement, est entré dans le gouvernement. En 1940, c'est beaucoup plus important encore. Il a, en effet, toujours entraîné des militants, et c'est précisément ce qui est important, parce que l'entraînement des militants par une idée, et une idée personnifiée, cela pose beaucoup de problèmes quand on s'interroge sur la valeur actuelle de certaines idées demanistes, parce que, s'il y a lieu de les reprendre, on se trouvera de nouveau face au problème de leur application.

Madeline GRAWITZ. - Je voudrais attirer votre attention sur un certain nombre de points que m'ont suggérés le rapport et l'intervention de M. Balthazar.

Je pense nécessaire de réfléchir sur la notion d'échec en politique. H. de Man a commis des erreurs de jugement qui se sont traduites par un échec personnel. L'échec moins spectaculaire du socialisme en France, du fait de Guy Mollet, qui ne s'en porte pas plus mal lui-même, n'est-il pas beaucoup plus grave ?

Je pense également utile d'évoquer la notion de chance. Dans une pièce sur Talleyrand, Sacha Guitry fait dire au personnage "Si vous n'avez pas de chance, ne faites pas de politique". Enfin il y a un élément essentiel, c'est la notion d'aptitude politique. Pour rejoindre ce que disait M. Balthazar à l'instant, on peut se demander quelle est la différence entre l'homme d'action et l'homme de pensée. Le besoin d'action d'Henri de Man s'accompagnait-il des qualités nécessaires à un homme politique ? En France, on constate par exemple que les hommes d'action ou de décision que sont les industriels, n'ont pas réussi en politique. C'est le cas de Loucheur et de combien d'autres. Il serait intéressant, à propos d'Henri de Man en particulier et même de façon plus générale, de chercher quelles sont les qualités nécessaires pour réussir en politique.

A.M. van PESKI. - Je suis tout à fait d'accord avec Mme Grawitz. Dans les conversations que j'ai eues avec de Man après la guerre, j'ai toujours eu l'impression qu'il fallait distinguer les idées et le destin personnel d'un personnage dans des circonstances auxquelles il n'est pas préparé. Je suis obligé de dire mon profond désaccord avec ce qu'écrit M. Balthazar à la page 24 de son rapport : "S'il est vrai que la courbe de ses idées n'a subi aucune cassure, on devrait retrouver dans ses réactions une image précise de ses mobiles du socialisme et de l'application concrète du socialisme". Je crois qu'il faut séparer absolument les idées d'Henri de Man de sa destinée

personnelle où entrent les déceptions, les ressentiments, etc. Je pense que ces éléments relèvent de la personne et que l'on ne peut pas les lier aux idées aussi étroitement que le professeur Balthazar l'a fait.

Peter DODGE. - Nous sommes engagés ici dans un débat intéressant. M. Balthazar a adopté une position que M. van Peski a, je crois, correctement définie. Je voudrais citer du rapport de M. Balthazar le passage où il cite lui-même de Man écrivant : "... mes attitudes ont varié selon les circonstances et les tâches de l'heure, mais la courbe de leur évolution n'a subi aucune cassure". M. Balthazar ajoute : "Il l'a répété maintes fois et je crois qu'il est nécessaire de contrôler cette courbe de plus près". Je me suis moi-même occupé de ce problème et j'ai écrit, avant mon livre, un article de 25 à 30 pages qui traite précisément des relations entre les activités d'Henri de Man pendant la guerre et son idéologie en général. La question est complexe, mais je crois qu'il est possible de répartir les éléments significatifs du comportement d'Henri de Man en quatre catégories.

La première catégorie est celle de circonstances particulières, y compris la personnalité d'Henri de Man, qui l'ont poussé à entreprendre telle ou telle action : son sens du devoir, ses relations avec le Roi, toutes les particularités historiques.

La deuxième catégorie comprend les éléments plus généraux qui composent son expérience de la première guerre mondiale, son pacifisme initial, son engagement dans la guerre, le sentiment d'une trahison, la conviction profonde qu'on ne l'y reprendrait plus. Il y a là tout un aspect émotif, passionnel, qui a certainement incité de Man à prendre des décisions qui ont ensuite paru répréhensibles. Mais c'est aussi un élément largement indépendant de sa doctrine en général, et son attitude doit être appréciée en tenant compte de sa croyance absolue à la nécessité d'éviter la guerre.

Un troisième facteur de son action est plus discutable : c'est son attitude face au parlementarisme et à la démocratie. Nous savons que cette attitude est l'aboutissement d'une évolution intéressante et complexe. Au début, de Man adopte une position marxiste orthodoxe, très critique envers la démocratie bourgeoise, comme le montrent par exemple les articles qu'il écrit sur son expérience de l'Angleterre en 1911 pour la Leipziger Volkszeitung et d'autres journaux socialistes. On y trouve une analyse classique, et, pourrait-on dire, léniniste, des imperfections de la démocratie bourgeoise. Après la première guerre, son point de vue change complètement : de Man reconnaît le caractère indispensable de la démocratie politique pour la réalisation du socialisme. Mais avec l'échec du Plan et la faillite générale du système, il lui parut qu'il était impossible de réaliser le socialisme par le moyen du parlementarisme. Cela est un élément important pour comprendre son attitude en 1940.

Enfin, dans une quatrième et dernière catégorie, à laquelle je ne peux m'arrêter que brièvement mais qui m'intéresse le plus, on trouve des questions telles que celles-ci : Jusqu'à quel point son action en 1940-41 reflète-t-elle sa doctrine, son rejet du marxisme, sa conception d'un socialisme volontariste ? L'une est-elle l'implication logique et nécessaire de l'autre ? L'action est-elle conforme à la doctrine ou la contredit-elle ? Ce sont là des questions complexes que nous ne pouvons pas prétendre résoudre ici. Mais le fait même de cette complexité montre que toute tentative d'identifier l'attitude d'Henri de Man en 1940-41 à ses idées en général est simpliste. Aussi me semble-t-il que l'étude de ces problèmes extrêmement complexes requiert une approche plus large que celle utilisée dans le rapport qui vient de nous être présenté.

Ivo RENS. - Je vous rappelle que nous avons décidé d'interrompre ce débat à 11 heures, c'est-à-dire dans sept minutes, et que deux personnes sont encore inscrites. Je les prie de bien vouloir être brèves.

Sur le problème de la chance en politique, évoqué par Madeleine Grawitz, permettez-moi de rappeler le mot attribué à Mazarin cherchant un collaborateur : "Trouvez-moi un homme qui ait de la chance !".

Walter DEBROCK. - Je voudrais répondre à Mme Grawitz sur la question de la chance, dont doit disposer l'homme d'idées qui est en même temps homme politique. Et je répondrai par la bande, au moyen d'une petite comparaison. Deux hommes d'idées : Marx et de Man ; deux ratés comme hommes politiques pragmatiques, avec la différence que les idées de Marx se sont répandues dans le monde entier et se sont emparées de plus de la moitié du monde, tandis que nous en sommes à nous demander ici où en sont les idées d'Henri de Man. Je me demande s'il ne faut pas poser la question de cette façon-ci : Ne faut-il pas juger de la valeur et de l'emprise des idées, selon le degré où elles parviennent à galvaniser ou non un nombre important d'hommes d'action ?

Maurits NAESENS. - Je schématise : un incident politique, aussi catastrophique qu'il puisse être, n'a rien à voir avec la théorie, qui seule doit être considérée. Mme Grawitz pose la question de l'homme à succès, qui doit correspondre à l'image de vedette en toute circonstance, et de sa qualité de chef. Or, je crois que de Man était un chef. Les hommes qu'il a formés, il en a fait des hommes et aussi des chefs. Vous avez parlé de la chance. Je crois que de Man a pris des responsabilités suprêmes, avec le minimum de chances, on peut même dire qu'il n'y en avait souvent pas. C'était un homme qui avait pressenti beaucoup de choses : le national-socialisme, l'isolement du pla-

nisme, l'occupation. Mais il ne l'extériorisait pas toujours. Il préférait tenter le tout pour le tout, car il s'était rendu compte de ce que le nazisme pouvait représenter comme obstacle à cette révolution socialiste qu'il préconisait.

Quand l'échec du Plan et même de sa participation au Gouvernement est consommé, il opte pour la paix et rien d'autre. Il cherche le rapprochement avec le Roi. Il démissionne comme ministre en 1939 parce que c'est peut-être la dernière chance de sauvegarder quelque chose de l'entité nationale, de certaines valeurs. Il mise sur les divergences qu'il peut y avoir dans le nazisme, sur le fait que Hitler n'est pas immortel, que l'ordre et l'unité se feront finalement en Europe. Il est décidé à jouer un rôle et, oubliant les impondérables, il prend chaque fois ses responsabilités, avec le minimum de chances.

On a parlé des victimes que de Man a laissées, qu'un homme politique laisse toujours derrière lui. De Man n'a pas laissé de victimes, je ne peux pas juger des autres pays, mais en tout cas pas en Belgique. Or, de Man n'a jamais voulu s'intégrer au nazisme. Dans son action limitée, il a été suivi par des hommes comme Tommelein, Grauls, Bijtebier. Je ne veux pas diminuer ces hommes, car ils ont assez souffert. Mais est-ce important quand on juge de la guerre de 1940, cette épreuve suprême des hommes ?

Huit jours après l'entrée des Allemands en Russie, de Man m'a dit : "L'Europe va se bolcheviser". Il abandonnait toute tentative de collaboration, à laquelle il n'avait d'ailleurs jamais atteint. Il a dit à ses proches collaborateurs de juger selon leur conscience s'ils pouvaient encore aider les membres des anciens syndicats intégrés, ou s'ils devaient abandonner.

Jef RENS. - Je réponds directement à Mme Grawitz en style télégraphique. Je formule une hypothèse - rien de plus - sur la base de mes observations, avec une vérification livresque. Ici je m'adresse

surtout à Mme de Muynck et Mme Lecoq qui l'ont connu mieux que moi. Incontestablement, de Man était un grand intellectuel, un maître à penser qui nous dominait. Mais son physique était celui d'un gentleman-farmer, d'un trappeur, d'un chasseur. Il devait sa force intellectuelle en grande partie à son extraordinaire faculté de concentration, qui, lorsqu'elle était exercée trop longtemps, l'épuisait à tel point, qu'il avait besoin de se détendre physiquement en faisant de l'escrime, une excursion, de la montagne, du ski. C'était un besoin irrépressible, qui se concilie mal avec la vie d'un homme politique, d'un ministre. De Man a lui même confirmé cette observation. Rappelez-vous le récit qu'il a fait dans The Remaking of a Mind d'une des dernières réunions dramatiques du monde socialiste. Il accompagna Müller à Paris et servit d'interprète entre Müller et Jaurès. Quand il rentre à Bruxelles, il apprend que la guerre a éclaté. Jaurès est mort. Le monde s'effondre. Que fait-il ? Réaction insolite, inimaginable : il prend ses gaules et va à la pêche toute la journée. Absolu et irrépressible besoin de détente. Cela lui a causé dans sa carrière d'homme politique et de ministre un certain nombre de difficultés.

(Interruption de séance)

Hugo de SCHEPPER. - Par cette communication, je voudrais vous parler du contenu et de l'importance d'un lot de documents provenant des papiers privés d'Henri de Man. Ces documents se trouvent aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. Ils y ont été déposés il y a aujourd'hui 14 ans, le 20 juin 1959. Une convention ad hoc fut signée et j'en résume les points suivants : les documents sont cédés à titre définitif; ils constitueront un fonds distinct et ne pourront pas être dispersés; il en sera dressé un inventaire endéans un an. Quant à cette dernière condition, on est loin du compte. C'est seulement à la suite d'une intervention personnelle des déposants, M. Jan de Man et Mme Lecoq-de Man, que l'actuel Archiviste Général en a chargé votre serviteur, chercheur spécialisé dans l'histoire institutionnelle du XVIIe



siècle; faute de mieux donc ! Ceci met en lumière les causes de ce retard : le manque de personnel scientifique aux Archives générales du Royaume.

Aujourd'hui, l'analyse des pièces est faite. Il y en a plus ou moins 1.500, auxquelles s'ajoutent environ 500 extraits de presse. Actuellement, je suis en train de préparer la disposition et la composition des dossiers définitifs. Malheureusement, cette collection de documents n'est qu'une partie fort incomplète des archives d'Henri de Man. En effet, la famille a trouvé bon - sans doute dans des intentions compréhensibles - de disperser les archives d'Henri de Man en les donnant à plusieurs institutions tant en Belgique qu'à l'étranger. Sauf la collection aux Archives générales du Royaume à Bruxelles, je connais encore cinq autres dépôts. Un à l'Archief en Museum voor het Vlaamse Cultuurleven à Anvers, un autre au Musée de la Dynastie à Bruxelles. De ces deux dépôts, il n'y a pas d'inventaire. Un troisième dépôt se trouve à Amsterdam, à l'Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis. Les archives de la ville de Morat possèdent une quatrième collection. Et une cinquième partie se trouve au Centre de recherches et d'études historiques de la seconde guerre mondiale, auprès des mêmes Archives générales du Royaume à Bruxelles, mais dont les deux collections respectives ne peuvent être réunies, vu les stipulations des contrats, quoiqu'elles se trouvent à deux pas l'une de l'autre. Je crois que nous devons regretter cet état de choses. L'idéal serait de réunir toutes les collections. Mais je crains que ce ne soit très difficile.

En effet, les différentes collections ont été séparées de manière assez arbitraire. Elles ont été composées dans un but qui est autre que celui de la recherche scientifique. Au lieu de fonds d'archives organiquement constitués, elles se présentent plutôt comme des collections dans le sens vrai du mot. En outre, la tentative de combler certaines lacunes par des copies dactylographiées, longtemps après les faits, ou par des photocopies, n'a pas été menée à son terme.

Ce n'est aussi qu'un ersatz, qui, à tort ou à raison, provoque de la méfiance. D'ailleurs, M. Balthazar, qui a inventorié la collection au Centre de la seconde guerre, a exprimé le sentiment qu'il s'agissait - je traduis ce passage de son introduction - "largement de matériel de défense qui a été rassemblé par Henri de Man et ses amis les plus fidèles, pendant les années d'après-guerre. Maints aspects de la conduite d'Henri de Man, qui ont été discutés pendant son procès, ont été analysés de plus près et étoffés de divers documents qui expliquaient sa conduite, ou tout au moins la mettaient en corrélation avec l'action et l'attitude d'autres personnalités belges".

Pour une bonne part, il en est de même avec la collection des Archives générales du Royaume. Evidemment, le but de l'historien est différent. Malgré les sympathies éventuelles pour la cause d'Henri de Man, - et je veux bien admettre qu'il ait été une des victimes de la répression militaire d'après-guerre que l'historiographie commence à reconnaître comme dépourvue de justice objective - en dépit donc d'une éventuelle sympathie, il faut admettre que la vérité historique est mieux servie par les traces nues des faits, plutôt que par une documentation constituée après coup et d'une manière engagée. C'est la raison pour laquelle nous avons l'intention de la réorganiser complètement. Dans sa disposition définitive, il nous semble indiqué de rassembler les documents autour des grands thèmes traités. Le restant, nous comptons le grouper par correspondant. D'ailleurs, dans les dossiers des thèmes principaux aussi, nous pensons classer les papiers par correspondant. Enfin, viennent les multiples extraits de presse et les copies faites après coup pour autant que j'en sois tout à fait sûr.

Pour ce qui est de l'idéologie d'Henri de Man, la collection des Archives générales du Royaume à Bruxelles n'apporte pas de nouveaux éléments. Elle contient les manifestes, les articles et programmes déjà connus. Signalons pourtant quelques pages dactylographiées datant d'avant la guerre, sur la monarchie telle que de Man la voyait. Les

papiers concernés ici proviennent surtout de l'action qui a été entreprise par de Man pendant les deux premières années de la guerre, donc du temps de la "révolution avortée". Et puisqu'il n'y a pas de moyen de séparer les idées d'Henri de Man de sa conduite, ces papiers ont donc aussi de l'importance pour compléter l'image de cet homme.

Les thèmes principaux dont je parlais sont les suivants : En premier lieu, les différents manifestes, messages et discours du début de la guerre, avec la correspondance d'adhésion et de sympathie de la part de beaucoup de particuliers de toutes les classes et de la part d'associations syndicales, d'anciens combattants etc. D'un premier examen, il ressort de la plupart de ces lettres une répugnance vis-à-vis de la politique d'avant-guerre, qu'on désignait comme corrompue et incapable de résoudre les problèmes du pays; on s'attendait à un revirement anticapitaliste, qui allait être instauré par l'ordre nouveau où Henri de Man devait jouer son rôle.

Le deuxième thème central concerne la liquidation du Parti Ouvrier Belge et de certaines de ses annexes et la création de l'Union des Travailleurs Manuels et Intellectuels. C'est le corps principal de la collection. Les dossiers qui en feront partie ne sont pas seulement intéressants pour l'action sociale tentée par Henri de Man, et pour ses relations avec les autorités, mais aussi pour l'histoire sociale et économique de la Belgique, jusqu'à ce que, en mars 1942, par sa protestation auprès de l'autorité occupante, Henri de Man mette lui-même fin à son rôle dans l'UTMI. Cette deuxième partie fait ressortir le côté idéaliste, certains diront naïf, et en même temps le côté pragmatique d'un homme qui ne voulait pas rester les bras croisés et ne rien faire dans des circonstances qu'il croyait irréversibles. Il n'était d'ailleurs pas le seul à le croire, loin de là.

Le troisième point central d'intérêt va de pair avec le second; il s'agit des tentatives d'Henri de Man pour établir une presse syndicale, et notamment le journal Le Travail. Puis, il y a un trou de presque trois ans, depuis avril 1942 jusqu'après la Libération.

Soulignons aussi qu'il n'y a pas de traces de relations d'Henri de Man avec le Roi.

En quatrième lieu, nous aurons la correspondance d'après-guerre, de lui et de ses familiers. En outre, il y a des pièces sur les procès contre lui, devant les tribunaux militaires, surtout celui de 1949-50 qui lui fut intenté pour avoir publié, ici-même, à Genève, en 1946 et 1948 respectivement Au delà du nationalisme et Cavalier seul. Ce livre, en effet, - quelle horreur ! - avait été mis en vente en Belgique.

Le reste de la collection est assez hétérogène. Il s'agit entre autres de correspondance privée d'avant la guerre et des rapports sur ses tentatives de paix en hiver 1938 et 1939, ainsi qu'en janvier 1940. Ces rapports se trouvent aussi ailleurs. Il y a en outre une bonne quantité de demandes d'interventions de toutes sortes datant de la guerre. Il y a enfin une masse d'extraits de presse sur lui, la répression et sur la question royale, parfois avec des remarques d'Henri de Man lui-même.

Pour terminer, nous attirons l'attention sur les traces d'une action politique en juin 1941, dont Henri de Man avait pris l'initiative avec d'autres, notamment la fondation d'un mouvement national "Belgique Libre", avec une section francophone et une section néerlandophone. Ce mouvement était dirigé contre le V.N.V. d'une part et Rex d'autre part. Son but était la création d'un Etat belge socialiste et fédéraliste à deux, dans le cadre d'une Europe unie. Cette initiative a échoué après très peu de temps parce que l'autorité occupante lui refusa son accord.

Yves LECOCQ. - Je remercie M. de Schepper. Il n'est pas en cause ici. L'espoir que nous avions au moment du dépôt de ces archives était précisément qu'une année après un inventaire serait fait. Logiquement, en 1955, un inventaire complet devait être exécuté pour ce lot d'archives.

Je dois revenir en arrière. Nous n'avons pas agi exclusivement de notre seule volonté. Il y avait un testament, et en vertu de ce testament, les héritiers étaient tenus de remettre les papiers d'Henri de Man, sans plus de précision, à l'Institut d'Amsterdam. Et cela, nous le savons, à la demande d'une certaine personnalité néerlandaise, Mme van Scheltema. Je crois que c'était une ancienne anarchiste qui, après la guerre, a fait savoir à de Man que ce dépôt était le souhait de maintes personnes. Concrètement, il a été expédié directement de Morat à Amsterdam 10 ou 20 caisses non inventoriées à l'époque, cet inventaire a été fait ultérieurement par les soins de l'Institut lui-même.

En ce qui concerne les archives de la guerre, je me félicite que la chose se mette enfin en route. Au Musée de la Culture flamande à Anvers, vous dites qu'il n'y a pas d'inventaire. Or, cet inventaire des archives est fait. On peut se le procurer, et la norme que nous avons adoptée, selon les prescriptions des archives elles-mêmes, c'est que les institutions se communiquent entre elles les inventaires.

En ce qui concerne le Musée de la Dynastie, nous l'avons choisi pour les documents qui concernaient "l'Oeuvre Elisabeth pour les soldats", créée au début de la deuxième guerre mondiale. Puis, le directeur du Centre de la deuxième guerre mondiale a pris contact avec nous. Ce Centre d'études a été créé seulement vers 1969. Auparavant, où vouliez-vous que nous remettions nos papiers ? Nous avons donc remis un lot important à ce Centre et ici nous tenons à féliciter M. Balthazar pour son travail exceptionnel, d'autant plus difficile qu'il s'agissait de papiers très épars, très différents. De plus nous avons donné récemment au Centre des livres de différents auteurs, que de Man a annotés. Je vous signale que parmi ces livres il y a à peu près tous ceux publiés par Pirenne, Capelle, van Overstraeten, Jules Romains etc... Les annotations d'Henri de Man sont, du point de vue des historiens, de la plus grande importance.

Quant à Morat, eh bien, c'est un dépôt sentimental et un dépôt pour la sécurité. Nous avons tenu à ce qu'il y ait là un certain nombre de pièces particulièrement importantes. On peut les consulter, il n'y en a qu'une pour laquelle il y a une réserve de consultation. Cela étant dit, il reste, en dehors de ce que possède la famille, des milliers de pièces qui, d'une façon ou d'une autre, touchent Henri de Man. Sur le conseil, avec l'accord et la collaboration de M. Lefranc, qui nous a beaucoup aidés, nous avons estimé que, de Man étant mort apatride, et ayant milité et travaillé dans plusieurs pays, ces pays avaient une sorte de droit moral à recevoir un témoignage, ne fût-ce qu'un article ou un manuscrit se rapportant à l'activité ou à la vie d'Henri de Man dans ce pays. C'est ce que nous avons appelé la distribution des archives hors frontières. Je sais que c'est gênant pour un archiviste, mais nous nous sommes placés à un autre point de vue.

Voici où en est cette action de distribution des archives à l'étranger. Canada : les documents ont été transmis à la Direction historique du Ministère des Affaires étrangères à Ottawa.

Pour les Etats-Unis d'Amérique, les documents ont été envoyés au Département d'Etat à Washington. L'ambassadeur nous écrivait le 7 décembre 1971 qu'il allait faire parvenir tous ces documents au Département d'Etat à Washington avec prière de les communiquer aux hommes de science intéressés en la matière. Nous ne savons pas quelle suite a été donnée à cette lettre.

Pour la Grande-Bretagne, un rappel a été fait en avril 1972, auprès de l'Ambassadeur à Bruxelles. Nous n'avons pas reçu de réponse. Pour la République fédérale allemande, nous avons à rappeler la chose. Pour la République démocratique allemande, les documents ont été transmis. Italie : les archives ont été envoyées à Rome, dont notamment photocopie de la correspondance entre Mussolini et de Man, parce que l'original appartient à un particulier. Pour la Suisse, en plus du dépôt à Morat, certaines archives sont à Bruxelles. Je vais m'entendre avec M. Brélaz et M. Ivo Rens pour savoir le sort qu'il convient de réserver.

ver à ce petit dossier. L'Autriche nous a suggéré de ne point disperser ces archives. Par conséquent, nous n'avons rien envoyé à Vienne. Pour la Tchécoslovaquie, la réponse de l'ambassadeur vaut son pesant de roubles : "On ne peut pas, dans le régime actuel, faire don d'archives aux archives officielles tchèques". Pour les Pays-Bas, le dossier a été transmis via l'ambassade et selon leur demande à l'Institut international d'Amsterdam. Pour l'URSS, rappel a été fait en avril 1972. Nous voulions envoyer en URSS les textes et la traduction en russe des discours que de Man faisait en français devant les troupes sur le front de Galicie, plus quelques papiers, laissez-passer, etc. Pour la Pologne, nous avons fait un rappel en avril 1972. L'affaire est également en panne. Pour la France, je remercie M. Lefranc d'avoir remis lui-même les papiers au Directeur des archives de la Bibliothèque nationale en 1972.

Vous voyez donc que l'action est en cours et qu'elle va bientôt se terminer. Lorsqu'elle sera achevée, un inventaire des inventaires sera fait et distribué par les soins des institutions d'archives elles-mêmes à tous ceux que cela intéresse.

Hugo de SCHEPPER. - Je n'ai pas critiqué l'attitude de la famille, et j'ai bien dit que je pensais que la distribution avait été faite dans des intentions compréhensibles. J'ai simplement constaté un fait, et je vois que c'est encore pire que ce que je croyais. En ce qui concerne l'inventaire d'Anvers, je ne crois pas qu'il ait été publié.

Yves LECOCQ. - Qu'appellez-vous publié ? Je crois qu'il s'agit d'un document stencilé.

Michel BRELAZ. - J'ai travaillé récemment au Musée de la culture flamande à Anvers. Il existe effectivement un inventaire du

fonds Henri de Man. Mais il ne s'agit pas d'un inventaire détaillé comme ce que M. de Schepper est en train de réaliser ou comme l'inventaire qu'a établi M. Balthazar au Centre de la deuxième guerre mondiale et qui représente à mon avis, jusqu'ici, le modèle de ce qu'on devrait pouvoir obtenir des fonds d'archives.

Ivo RENS. - Je crois que nous en avons terminé avec cet intermède. Nous passons donc au rapport de M. Stelling-Michaud et Melle Janine Buenzod.

Sven STELLING-MICHAUD. - Tout d'abord, je vous prie d'excuser l'imperfection matérielle de ce rapport, qui a dû être rédigé et dactylographié hâtivement, en raison des délais rigides que notre président nous a impartis.

Je vous livrerai ici quelques réflexions complémentaires. Je ne voudrais pas répéter ce que Janine Buenzod et moi avons écrit, mais préciser quelques points. Laissez-moi dire tout d'abord le profit que j'ai tiré de l'ouvrage du professeur Dodge qui a été un guide extrêmement sûr dans mon initiation à cet aspect de la pensée d'Henri de Man. Cette pensée n'est pas aisée à saisir, puisqu'il n'a pas exprimé d'une manière systématique une théorie originale et personnelle de la philosophie de l'histoire.

Ses idées sur ce sujet ont évolué, comme ses autres idées, et ont passé souvent d'un extrême à l'autre, d'un optimisme radical à un pessimisme très poussé, dans la dernière phase de sa vie. Sa pensée, liée étroitement à l'homme et à sa personnalité, me donne l'impression d'être essentiellement traditionaliste. De Man ne conçoit la culture que comme un héritage, d'où ses efforts pour rattacher le socialisme à la tradition humaniste et au christianisme. "Le socialisme, a-t-il écrit, apparaît comme la forme contemporaine d'un mouvement idéologique continu dont les origines sont celles de toute notre civilisation : la philosophie antique, la morale chrétienne, l'humanisme bourgeois".



Ce côté traditionaliste, voire aristocratique de l'homme et de sa pensée a été relevé dans plusieurs rapports, notamment dans celui de M. Balthazar; il a aussi été confirmé par les témoins qui l'ont connu. La première forme que revêtit sa philosophie de l'histoire fut le matérialisme historique dont l'eschatologie sociale vint combler son besoin de justice et satisfaire sa nature généreuse, son optimisme foncier.

C'est l'optimisme qui est une des principales caractéristiques de cet homme, en dépit des échecs, des désillusions, des vicissitudes de sa vie. Nous aurons, à la fin, un conflit dramatique entre ces deux tendances; j'y reviendrai tout à l'heure.

Je pense qu'il faut insister sur cet optimisme. Il classera lui-même dans ses livres, surtout dans l'Ere des masses, son avant-dernier ouvrage, les civilisations en civilisations optimistes et en civilisations pessimistes, ramenant à deux conceptions fondamentales de la civilisation les différentes théories : les théories qu'il appelle unitaires, et les théories pluralistes, la première conception, unitaire, étant optimiste, et la seconde, pluraliste, étant pessimiste.

La conception unitaire suppose la ligne droite, le mouvement continu, un point de départ et un point d'arrivée connus; tel est le christianisme, avec sa fin dernière, le salut; tel est le marxisme avec sa fin dernière qui est la société sans classes, qui établira la justice, créera le bien-être et le bonheur. N'oublions pas que Marx était Juif et que le messianisme joue un rôle important dans la genèse de sa conception de l'histoire.

Les conceptions pluralistes, ce sont celles qui sont limitées au devenir d'une civilisation, étudiées dans leurs phases de naissance, de développement, de croissance et de déclin. Cette conception se rattache à la conception grecque du cycle ou de "l'éternel retour", qui conduit au pessimisme, puisqu'elle enferme l'homme dans un cercle rigide et le soumet à un fatum.

De Man a cherché à faire la synthèse entre Spengler et Toynbee, qui se sont eux-mêmes situés par rapport à ces deux conceptions, disons chrétienne - finaliste et optimiste, et cyclique - pessimiste.

Il y a une troisième forme de philosophie de l'histoire dans notre pensée occidentale, c'est le nihilisme. De Man a beaucoup étudié et il cite souvent Nietzsche, employant presque toujours à son propos l'expression de "conception nihiliste". Il entend - ce qui me paraît très juste - définir par là la pensée de Nietzsche qui a nié l'histoire après avoir adopté la conception grecque cyclique du temps; il fut le premier grand penseur entièrement déchristianisé et il a abouti au nihilisme, c'est-à-dire à la nocivité, à l'inutilité même de l'histoire.

Le débat entre Spengler et de Man se situe chronologiquement après son débat avec le marxisme. Je crois que c'est une des caractéristiques d'Henri de Man de toujours situer sa pensée par rapport à celle d'un autre; Marx d'abord, Spengler et Toynbee ensuite, mais surtout Spengler à partir de la publication du Déclin de l'Occident, en 1922. M. Dodge a rappelé le jugement d'Henri de Man sur le parlementarisme anglais. C'est là une idée spenglérienne que de Man a formulée avant Spengler, à savoir que l'Etat parlementaire et capitaliste ne permet pas au socialisme de se réaliser; selon Spengler, le socialisme se réalisera dans le cadre de l'Etat autoritaire prussien. L'influence de Spengler a, je pense, contribué à détacher de Man du marxisme.

Nous avons relevé dans notre rapport comme une chose qui nous paraît significative, l'emprunt qu'il fait à Spengler pour expliquer son éloignement de Marx. Il y a là un emprunt textuel : De Man reconnaît, dans le dernier chapitre sur le déterminisme marxiste, que celui-ci ne se laisse pas réfuter méthodiquement; il lui arrive pis que cela, ajoute de Man; il ne nous intéresse plus. Spengler avait dit : "Sie (i.e. Le Manifeste communiste et Le Contrat social) werden zuletzt nicht etwa widerlegt, sondern langweilig".

Il me semble que ce sont surtout les considérations d'Henri de Man sur la civilisation et l'avenir, ou sur la fin de la civilisa-

tion, qui nous intéressent aujourd'hui et qui sont aussi les plus actuelles. C'est en faisant la critique de Spengler et de Toynbee, en cherchant à faire la synthèse des deux conceptions, unitaire et pluraliste, optimiste et pessimiste, que de Man, après le choc d'Hiroshima, a pris conscience de l'unité de la civilisation humaine. Je crois que la phrase qu'emploie de Man mérite d'être rappelée ici : "Ce qui est nouveau - dit-il dans L'Ere des masses - c'est qu'aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire, le monde entier est sinon dominé, du moins atteint et influencé par une seule civilisation. Plus de pluralisme; mais une civilisation totale, globale. Ce qui est nouveau, c'est que les hommes, grâce à la destruction atomique, ont en main désormais la possibilité de mettre fin à cette civilisation, et même peut-être à toute vie sur la terre".

Il y a là un rapprochement à faire - et qui n'est pas fortuit - avec la page extraordinaire de Nietzsche, qui dit que toute la civilisation périra par désintégration de l'atome. Cette prise de conscience provoque chez de Man ce que M. Ivo Rens a appelé "une sorte d'allégresse," allégresse de prise de conscience de cette idée que l'humanité est à un tournant, qu'il s'agit maintenant d'une question de vie ou de mort, de mourir ou de survivre par un moyen ou un autre, ce qui va conduire de Man à développer son idée sur la mutation.

La pensée d'Henri de Man débouche, au déclin de sa vie, sur un pessimisme, auquel il donne libre cours, surtout dans le chapitre intitulé "l'âge de la peur" dans L'Ere des masses, qui est une vision apocalyptique de ce que sera peut-être la fin du monde. Il a écrit ce livre en pleine guerre froide, pendant la course aux armements et dans cette atmosphère de peur où s'accumulaient les risques d'une nouvelle guerre.

Il y a aussi ce dernier chapitre très important auquel M. Dodge et M. van Peski ont consacré de pénétrantes remarques. M. van Peski, dans sa brochure, relève que le réalisme d'Henri de Man est moins marqué, plus faible ici que dans ses oeuvres antérieures; mais il cite

pourtant une phrase d'une lettre d'Henri de Man de 1952, - qui a donc été écrite un peu après l'édition allemande de L'Ere des masses - et où de Man fait une allusion au rôle de l'éducation, ce qui témoigne chez lui d'un sens des besoins urgents de la réalité, puisque dans son idée l'éducation est la condition première de la mutation de l'homme. M. van Peski remarque que les dernières lignes du livre d'Henri de Man contiennent pour la première fois, dans son oeuvre, une allusion religieuse à la grande chance donnée à l'individu de se transformer. De Man cite le dialogue d'Abraham et de Jéhovah sur les dix justes qui sauveront Sodome.

Je me demande s'il s'agit ici d'une influence du christianisme; je crois plutôt qu'il s'agit d'un exemple de mutation salvatrice qui créera un nouveau type d'homme, et surtout, comme dit de Man, pour "éviter que la dernière source de justice soit tarie". C'est pourquoi j'ai évoqué aussi le mythe des Troglodytes de Montesquieu qui dit exactement la même chose : l'humanité sera détruite, mais il restera au fond d'une caverne un couple intègre qui engendrera une humanité nouvelle.

On arrive alors aux dernières pages, du dernier livre d'Henri de Man, particulièrement émouvantes, ce sont les Réflexions d'un pêcheur à la ligne. Il y est question de son retour à la nature, de la pratique des sports, - son sport favori, après la montagne, était la pêche à la ligne, en solitaire. Ces réflexions d'un pêcheur à la ligne ont paru en allemand, le livre n'a pas été traduit en français, et sa lecture est extrêmement émouvante et révélatrice. Dans le dernier chapitre, consacré à la pêche à la ligne dans l'Aar, il développe une nouvelle théorie, qui témoigne du conflit entre son absence d'espérance, en raison de la dégradation générale de la situation décrite dans L'Ere des masses, et le mince espoir d'une régénération possible. De Man recourt à une image; la ligne droite ne le satisfait pas, le cycle non plus. Il combine les deux en la forme ondulée des vagues.

La dernière théorie d'Henri de Man, je pense sa dernière vision de l'histoire, son testament spirituel, c'est la théorie des "deux zones de catastrophes". Il a repris cette idée à Jules Romains dont de Man avait lu les Hommes de bonne volonté, où se trouve esquissée une théorie que de Man va développer en s'en éloignant même un peu. Il y a la zone des catastrophes, des événements qui font l'histoire, qui bouleversent l'humanité (les guerres, les révolutions, les cataclysmes) : c'est la surface ondulée des vagues, car les tempêtes n'agissent pas en profondeur où se trouve la zone que de Man appelle la zone de la vie qui continue, de la vie qui se défend, de la vie préservée, "des beharrlichen Lebens".

M. Dodge a évoqué à ce propos la fin de Candide. Je pense que c'est peut-être plus profond que le mot de Voltaire. Il y a ici, chez de Man, toute une philosophie de l'histoire, dans cette conception de ce que Jules Romains appelle la société "respirante", celle qui ne participe pas aux cataclysmes, aux guerres, etc.

Michel BRELAZ. - Le rapport de M. Stelling-Michaud m'a beaucoup intéressé parce qu'il a vu de Man avec le recul que donnent les grandes perspectives de la philosophie de l'histoire, si chères à de Man lui-même. Faute de temps cependant, je devrai borner mon intervention à relever quelques points particuliers sur lesquels je ne suis pas ou ne puis pas être entièrement d'accord avec M. Stelling-Michaud.

Il dit par exemple (p. 7 du rapport) : "Nous devons constater qu'il y a cependant une grande différence entre la pensée d'Henri de Man et la pensée socialiste en général - et non seulement entre elle et le marxisme". Pour ma part, j'aurai tendance à réduire l'importance de cette différence car, sans nier l'apport d'éléments extérieurs au socialisme, il ne me semble pas exact de situer la pensée d'Henri de Man en dehors de la pensée socialiste en général.

M. Stelling-Michaud écrit (p. 9 du rapport) que de Man doit reconnaître "qu'il ne suffit pas de se fixer un but par une simple volonté sans considérer ce qui est objectivement possible" et il présente cela comme une concession. Tel n'est pas le cas à mon avis. Si de Man nie le déterminisme économique, il nie surtout que ce déterminisme conduise au socialisme, mais il ne méconnaît pas l'importance qu'il convient d'attacher à la connaissance des faits, dont procède la connaissance des conditions et donc des limites de l'action.

Selon M. Stelling-Michaud (p. 10 du rapport), de Man relève, d'une manière inattendue, le caractère messianique de l'acte de foi déterministe du marxisme. C'est exact, mais pourquoi serait-ce inattendu ? C'est au contraire parfaitement dans la ligne de la critique demanienne du marxisme. De Man ne tombe pas dans le piège "scientiste" que lui tend Marx. Il ne mime pas la pensée marxiste jusqu'au bout, il ne pense pas que Marx a réellement cru à ce déterminisme économique, et c'est ce qui le réconcilie avec lui. De Man suppose dans la pensée de Marx, au départ, un choix fondamental éthique. Il dit quelque part dans Au delà du marxisme : "Si l'on élimine de la théorie de la plus-value son noyau éthique, on lui enlève la signification qui la relie aux autres thèses de la sociologie marxiste". Coupée de son noyau éthique, la théorie de la plus-value prouve que le prolétariat est exploité, ce que nous savons déjà, mais elle ne prouve pas ce que nous y cherchons : à savoir le fondement injuste et immoral de cette exploitation. La théorie de la plus-value ne se rattache au messianisme révolutionnaire qu'en raison d'un choix éthique préalable en faveur de la classe opprimée.

Il ne me semble pas non plus exact de dire (p. 10 du rapport) que de Man substitue au déterminisme économique un déterminisme social et psychologique. D'ailleurs la citation d'Au delà du marxisme qui suit, et où il est question des "conditions psychologiques du progrès historique", montre bien que de Man ne croit pas au déterminisme des faits, qu'ils soient économiques, sociaux ou psychologiques.

M. Stelling-Michaud (p. 10 du rapport) dit que de Man emprunte à Spengler, sans le nommer, l'idée que le marxisme ne se laisse pas réfuter méthodologiquement, mais qu'il lui est arrivé pis : il ne nous intéresse plus. Il est vrai que, à la page 312 d'Au delà du marxisme, où figure cet emprunt, de Man ne cite pas Spengler, mais en revanche, à la page 319, où l'on trouve la traduction quasi littérale de Spengler, il le cite bel et bien. Je concède à M. Stelling-Michaud que son procès d'intention est en général tout à fait fondé : de Man ne cite pas volontiers ses sources; mais, en l'occurrence, il l'a fait.

Je ne pense pas que, par cette citation, de Man ait voulu dire que le marxisme ne se laisse pas réfuter méthodologiquement, puisque c'est ce qu'il fait tout au long de son livre. Il a voulu dire, en guise d'ultime argument, et d'argument superfétatoire : il arrive au marxisme pire que d'être réfuté, il ne nous intéresse plus. Si de Man n'avait fait, en 1925, qu'exprimer l'ennui que secrétait le marxisme, je ne crois pas que son livre vaudrait la peine d'être lu aujourd'hui, car sur ce point, il s'est trompé. En 1973, à tort ou à raison, le marxisme intéresse encore beaucoup de monde.

A propos de L'Idée socialiste, M. Stelling-Michaud (p. 14 de son rapport) parle d'une "réhabilitation en règle de la culture bourgeoise". Une idée semblable se retrouve chez M. Lehouck. Cela n'est vrai que pour la culture bourgeoise originaire, compte tenu de la distinction que de Man faisait entre culture et civilisation, entre production et consommation de valeurs, par quoi il opposait la phase dynamique de la culture bourgeoise - refus d'un ordre de valeurs ne correspondant plus aux mobiles initiaux dont cet ordre procédait, et que de Man situait à l'époque de l'autonomie communale du haut moyen âge - à la phase de décadence de la bourgeoisie qui correspond à l'instauration du capitalisme, c'est-à-dire d'un ordre social qui est la négation même de ses propres valeurs. Alors, effectivement, de Man présente le socialisme de la classe ouvrière comme l'héritier des valeurs culturelles bourgeoises, celles que la bourgeoisie a trahies.

Cependant, le mouvement socialiste n'est pas seulement appelé à cultiver des valeurs déjà existantes, mais encore et surtout il est appelé également à en créer de nouvelles.

M. Stelling-Michaud semble regretter que de Man ait abandonné la distinction entre production et consommation de valeurs et soit revenu à une conception temporelle des relations entre la pensée socialiste et la culture bourgeoise, en distinguant cette fois capitalisme et bourgeoisie. On pourrait certes examiner dans quelle mesure de Man n'a pas idéalisé la bourgeoisie médiévale. Mais il ne me semble pas pour autant qu'il ait abandonné sa première distinction, entre culture et civilisation. Il l'a si peu abandonnée même qu'il ne confie pas l'héritage socialiste à la seule classe ouvrière, bien que celle-ci soit au coeur du mouvement, mais à l'ensemble des éléments anticapitalistes de la société. Et pourquoi anticapitalistes ? parce que précisément, dans l'esprit de la seconde des deux distinctions dont il est question, le capitalisme est cette période de l'histoire durant laquelle le courant consommateur tend à l'emporter de plus en plus nettement sur le courant créateur.

Par ailleurs, est-il étonnant que de Man n'ait pas vu dans le capitalisme médiéval un capitalisme au sens marxiste du terme (p. 15 du rapport) ? Marx lui-même fait partir le capitalisme du 16<sup>e</sup> siècle, avec quelques manifestations précapitalistes qu'il situe aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, notamment dans les villes méditerranéennes. Le capital du moyen âge sert bien à acheter la force de travail, mais les limitations et les entraves de toutes sortes sont encore telles que Marx lui-même ne parle pas encore de capitalisme.

A juste titre, M. Stelling-Michaud a rappelé les conflits de classe qui semblent contredire l'idée que de Man se faisait du moyen âge. Cependant, de Man n'a pas nié que des conflits aient entaché les rapports sociaux et fini par ruiner le précapitalisme médiéval, caractérisé, chez ceux qui en avaient fait l'instrument de leur libération du système féodal, par une harmonie entre les idées et les



actes. Il est intéressant de remarquer que chez Marx aussi, le moyen âge constituait une période d'harmonie, entre les forces productives et les rapports de production.

D'autre part, peut-on dire (p. 18 du rapport) que "de Man fait délibérément bon marché du hiatus qui peut exister entre les valeurs officiellement honorées et leur respect dans la pratique", parce qu'il considère que l'aggravation du conflit entre la réalité institutionnelle et l'exigence idéale "confirme simplement le fait que les deux lignes divergentes de l'évolution ont leur origine commune dans la même dynamique culturelle" ? Sans doute M. Stelling-Michaud a-t-il tout à fait raison de dénoncer l'odieuse accoutumance des peuples aux violations répétées et de moins en moins dissimulées de leurs idéaux. Mais connaît-il beaucoup d'auteurs qui, plus que de Man, se soient battus contre le cynisme de leur époque ?

Plus loin (p. 19 du rapport), je relève en passant que M. Stelling-Michaud, comme d'autres rapporteurs, prête à de Man l'idée d'une évolution historique nécessaire. Bien sûr, de Man est amené à constater des enchaînements de faits, des filiations et des lignes d'évolution. Mais tout son enseignement ne revient-il pas à dire que l'homme peut et doit agir sur les événements ? C'est pourquoi je me garderai même de parler d'un sens idéal du socialisme demanien, à moins qu'on n'interprète le terme comme l'indication d'un ensemble de valeurs de référence destiné à guider l'homme dans une action et une construction permanentes de ces valeurs elles-mêmes. Alors, quand M. Stelling-Michaud dit qu'on se trouve ici au niveau de l'acte de foi et non de la démonstration scientifique, je ne puis que lui donner raison, car effectivement, à ce niveau-là, nous n'en sommes plus à nous demander ce que peut la science, mais bien ce que doit la conscience. Cela me rappelle une déclaration de Jeanne Hersch à la télévision disant : vous pouvez tout planifier, sauf le sens de la planification qui échappe à la science, étant toujours au delà des faits.

Enfin, dernière remarque, le reproche d'eurocentrisme

adressé à de Man (p. 23 du rapport). On pourrait répondre qu'à son époque bien peu d'Européens ont été assez visionnaires pour échapper à cette force d'attraction. Aujourd'hui, c'est le contraire, et je ne dirai pas que c'est regrettable en un sens, pour ne pas ouvrir un nouveau débat. Bien sûr, l'eurocentrisme politique était contestable, mais il n'est plus et d'ailleurs de Man se plaçait sur un tout autre terrain, celui où se place aujourd'hui un autre grand Européen pour dire : "Le monde moderne en tant que tel peut être appelé une création européenne". Si Denis de Rougemont, car c'est de lui qu'il s'agit, n'avait pas été empêché de participer à ce Colloque, il vous aurait peut-être dit : "Où est donc (...) "l'éclipse" de l'Europe comme culture ? Dans l'esprit de ses intellectuels, et pas ailleurs" (Lettre ouverte aux Européens, p. 103).

Ivo RENS. - La discussion promet d'être animée et, j'espère, fructueuse, sur tous ces vastes problèmes évoqués par M. Stelling-Michaud et repris par M. Brélaz. M. Lehouck avait demandé la parole. Je lui propose de la prendre au début de cet après-midi, car nous avons décidé d'arrêter chacune de ces séances à midi et demi.

(Assentiment)

La séance est suspendue à 12 h. 30.

Mercredi 20 juin 1973 (après-midi)

La séance est reprise à 15 heures.

Ivo RENS. - On m'a demandé d'organiser ce soir l'enregistrement d'une nouvelle séance de témoignages à laquelle les personnes qui ont participé hier soir ne sont pas tenues de venir, mais à laquelle elles sont bien entendu cordialement invitées. Hier, certains témoins n'avaient pas été avertis, à commencer par le professeur Grosse. Donc, ce soir, nous allons de nouveau procéder à la constitution d'archives sonores qui intéressent un certain nombre d'historiens présents ici.

Nous reprenons le débat sur les problèmes très vastes traités par M. Stelling-Michaud et Mlle Buenzod.

Emile LEHOUCK. - Je voudrais ajouter quelques arguments au rapprochement très intéressant que M. Stelling-Michaud a ébauché entre Jules Romains et Henri de Man. Me fondant sur des souvenirs assez précis des Hommes de Bonne Volonté, je me demande si les rapports entre les deux hommes ne datent pas de plus loin qu'on ne le croit généralement. Il est très possible que Jules Romains ait été influencé par Au delà du Marxisme (dont la traduction française date de 1929) au moment où il commençait l'élaboration de son roman-fleuve, dont le premier tome est sorti en 1932. C'est une pure hypothèse, mais qui me paraît plausible. M. Stelling-Michaud a signalé un thème commun aux deux écrivains, celui du refuge. J'ajouterai que chez Jules Romains, ce refuge se situe de préférence au Moyen Age, ce qui rappelle le goût d'Henri de Man pour cette époque. Il y a d'autres similitudes frappantes entre les deux pensées, par exemple l'idée de la primauté absolue de la lutte contre la guerre, qui pourrait être séparée des luttes idéologiques. Comme l'indique un passage du rapport de notre Président, de Man, dans ses Réflexions sur la paix, s'efforce de traiter la paix future indépendamment de l'issue de la guerre, comme si on pouvait sauvegarder ou créer la paix en dehors de toute préoccupation idéologique. Dans les Hommes de Bonne

Volonté, un personnage qui s'appelle Lauferque représente ce point de vue et a pour unique ambition de lutter contre la guerre en elle-même, sans se soucier des questions économiques ou politiques qui y sont liées. Dans les discours électoraux de Jerphanion, on trouve aussi cette volonté de maintenir la paix à tout prix.

La guerre de 1914-18 a exercé un effet assez semblable sur la pensée des deux hommes. Elle a déterminé chez de Man l'abandon du marxisme et a orienté également Jules Romains vers des positions plus conservatrices qu'avant 1914, où il était attiré par le socialisme. Dans un passage très caractéristique des Hommes de Bonne Volonté, Jerphanion, sur les toits de l'Ecole Normale Supérieure, regarde Paris en se disant : "Quand même, il faut sauvegarder tout cela". Il faut conserver ce qui est beau, ce qui a de la valeur dans Paris, et la révolution viendra après. Certainement, on pourrait pousser le rapprochement encore plus loin.

Herman DUBOIS. - Mon intervention concerne les thèmes de socialisme et de culture dont je trouve qu'ils ne sont pas suffisamment évoqués dans le rapport du professeur Stelling-Michaud. Je vais essayer de faire une synthèse des idées d'Henri de Man en ce qui concerne le mouvement socialiste culturel jusqu'en 1933.

Selon de Man, le mouvement culturel doit être vu comme une lutte non contre les circonstances, mais contre le traditionalisme de tout individu. Cela signifie que cette lutte ne peut devenir stérile et qu'elle a pour but de modifier le comportement social dans tous les domaines. Pourtant, il ne serait pas exact de dire que ces idées concernent exclusivement l'individu. Ces idées sont des idées socio-culturelles.

Henri de Man définit la culture comme "Lebensgestaltung". Chacun doit modeler sa vie selon le modèle socialiste. Celui-ci n'est valable que quand il est soutenu par une communauté. Modeler la vie est une réalité sociale importante, quand elle em-

prunte son sens et son but à une expérience de conscience collective. Le modèle devient coercitif pour l'individu parce que la communauté y croit. C'est pourquoi, pour Henri de Man, il est impossible qu'il y ait une culture sans religion, dans le sens de religare, l'alliance communautaire qui dirige les volontés vers un objectif supérieur commun. Les idées d'Henri de Man sur le mouvement socialiste culturel ont évolué. Avant la première guerre mondiale, il pense comme Marx que les idées dirigeantes sont celles de la classe dirigeante. C'est pourquoi la réalisation de la culture était reportée vers l'avenir. La seule chose qu'on faisait était de munir la classe ouvrière d'une information pseudo-scientifique. Après la première guerre mondiale, de Man voit la solution dans l'intégration au socialisme de l'élément "utopie", non comme réalité future, mais comme réalité psychologique actuelle dans ce socialisme. La culture socialiste ne peut être une culture de la classe prolétarienne proprement dite, qui combat la possession du patrimoine culturel. Le socialisme doit créer de nouvelles valeurs, mais cela implique qu'il doit tenir compte de ce que l'humanité a suscité comme héritage valable au cours de passé.

De Man réagit violemment contre la mentalité hédoniste bourgeoise. Pour lui, en effet, la consommation de la culture est en relation avec la formation du goût, qui est un élément de base de l'éducation bourgeoise, dont étaient exclus les autres. Il refuse la formation du goût et préfère lancer de nouvelles valeurs. De Man réagit nettement contre la culture qui prêche l'asservissement de l'homme à son propre égoïsme, à sa propre médiocrité, à l'argent.

Le socialisme doit se baser sur des normes qui sont essentiellement antimatérialistes et anti-égoïstes. L'homme ne doit pas servir les valeurs matérielles de l'économie, dit-il, il faut que l'inverse se réalise, que les biens matériels émancipent l'homme. Ce n'est pas la valeur de la possession qui est importante, mais la valeur essentielle de l'être.

La logique de ce raisonnement conduit Henri de Man à mettre au premier plan la liberté et le respect de la personnalité. Il met aussi au premier plan - mais ici je ne fais qu'une hypothèse - l'autogestion de l'homme dans tous les domaines. Une autre hypothèse que je voudrais formuler est celle-ci : Henri de Man a-t-il eu l'intention, en proposant les structures du Plan du travail, de créer des conditions favorables à cette autogestion de l'homme sur le plan culturel ?

La voie par laquelle on peut concrétiser ces valeurs est le travail. C'est la clef de voûte. C'est par le travail que la personnalité obtient l'estime sociale. Pour que les hommes aient le courage de réaliser ce modèle, deux choses leur sont nécessaires :

- 1) des exemples vivants, des témoins, des prophètes;
- 2) l'assimilation culturelle par une culture de fête, comme par exemple le "Maifestspiel" Wir que l'évoquais hier, avec ses symboles.

Pourquoi des symboles ? Parce qu'ils sont des instruments de participation à la réalité socialiste.

En ce qui concerne l'embourgeoisement, Henri de Man tâche de l'expliquer d'abord par le mobile du profit personnel des gens s'affiliant aux organisations socialistes, ensuite par le fait que la bourgeoisie sert de modèle. Henri de Man voit en effet un paradoxe dans le mouvement socialiste : d'une part il mène une lutte économique et politique contre la bourgeoisie; d'autre part, il se plie au style de vie bourgeois. Ce paradoxe est possible parce que les sentiments résultant de la violation de la justice et de la moralité humaine sont neutralisés par un égoïsme opportuniste. Des relations nouvelles ne peuvent apparaître qu'avec des hommes nouveaux. La lutte pour l'amélioration des conditions de vie ne devrait pas être un but en soi, mais un moyen pour construire une nouvelle société, guidée par le principe de la personnalité au service de la communauté.

Georges LEFRANC. - Il ne me paraît pas juste d'isoler complètement la pensée d'Henri de Man sur la culture de la grande controverse qui s'est engagée dans les années 1925-35 et à laquelle ont pris part des hommes comme Jean Guéhenno, avec Caliban parle, Emmanuel Berl, avec Mort de la morale bourgeoise, et dont s'est occupé aussi le congrès de Toulouse des étudiants socialistes français en 1931 (Cf. E. et G. Lefranc, Le problème de la culture. Le Mans, 1931). De Man a connu ces recherches, ne serait-ce qu'à travers l'hebdomadaire de Barbusse Monde, qui avait une large diffusion européenne et sur laquelle je reviendrai.

Comme l'a dit M. Dubois, il faut souligner que de Man se battait sur deux fronts, au point de vue culturel, contre la culture bourgeoise d'une part, et, d'autre part, contre la culture prolétarienne. Or, c'est le moment précis où le communisme français et international a essayé de lancer le mouvement de la culture prolétarienne. De Man y était radicalement opposé.

Dans un article Art prolétarien ou art socialiste - en fait, il parle de culture et non seulement d'art - il indique un certain nombre d'idées qui me paraissent importantes. J'en citerai deux passages. "Il est plus probable - écrit-il - que les étoiles culturelles dont nous attendons le lever sortiront du chaos oriental que de l'ordre occidental". Et deuxième idée, peut-être un peu vexante pour les Latins : "Les conditions générales d'une nouvelle culture me paraissent actuellement plus favorables à l'éclosion d'un art socialiste dans les pays germaniques et slaves que dans les pays latins". Il donne un certain nombre d'exemples de ce que peuvent être les éléments d'une culture et d'un art nouveaux. "Si j'avais à jalonner par quelques noms connus les limites extrêmes de cette avance - à mon avis encore surtout théoriquement expérimentale - je nommerais pour l'architecture le Hollandais Berlage, pour le cinéma le Russe Eisenstein, pour l'organisation de fêtes ouvrières les Allemands, les Hollandais et les Autrichiens, pour les arts décoratifs le Hollandais Roland Holst, pour la poésie sa femme Henriette Roland Holst, pour le

théâtre encore les Russes, pour l'art choral les Allemands". Et il ajoute, ce qui est un peu humiliant pour nous autres Français : "Je ne citerais de noms français que pour deux domaines : le roman et la caricature".

Franz GROSSE. - Quarante ans ont passé depuis que de Man exposait ses idées sur la culture. Qu'est-il advenu de la culture dans les pays socialistes, en Russie, en Chine et ailleurs ? Dans nos pays, nous avons suivi une autre évolution, personne ne parle de planisme, mais le niveau intellectuel et culturel des ouvriers est relativement élevé. Si l'on compare cette situation aux idées d'Henri de Man, que reste-t-il de celles-ci aujourd'hui ?

Peter DODGE. - Je crois qu'il est possible de distinguer deux éléments dans la pensée pessimiste d'Henri de Man pendant la dernière partie de sa vie. L'idée dominante était celle des potentialités catastrophiques de l'arme atomique et elle reflétait du même coup les conséquences catastrophiques de son orientation et de sa situation personnelle pendant et après la guerre. On pourrait donner de nombreux exemples de son pessimisme profond et durable. Mais il y a un autre élément assez curieusement mêlé à ce profond pessimisme ; c'est une étrange modération de ses vues, qui résultait, je crois, de deux faits. Premièrement, en vertu de circonstances personnelles, de Man se trouvait désormais libéré de ce qu'il détestait : l'agitation de la vie politique, la dégradation de la vie quotidienne, telle qu'il la ressentait tout au moins. Il n'avait pas assumé le rôle d'homme politique avec beaucoup de plaisir et nous en connaissons le résultat. Il n'avait plus à se débattre avec ce problème psychologique personnel qu'était pour lui l'obligation de s'accommoder d'un monde imparfait. Et deuxièmement, selon son propre témoignage, il avait accédé pour la première fois de sa vie à un bonheur conjugal parfaitement serein. Je pense que ces deux éléments



sont venus tempérer son pessimisme de manière significative si l'on en juge d'après l'effet de cette modération sur ses vues politiques, effet que, pour des raisons évidentes, il aurait trouvé difficile d'analyser lui-même, mais effet non moins certain pour autant. Je pense que cela est résumé dans la citation suivante, tirée de Gegen den Strom : "Qu'il ne peut y avoir d'ordre social parfait et juste, on le savait déjà dans l'antique Athènes. Je suis arrivé à la même conclusion".

Le retrait par rapport à la recherche acharnée de l'utopie, de la perfection, qui a conduit de Man et beaucoup de penseurs occidentaux au désastre, est très significatif. Comme je l'ai dit, je ne pense pas que de Man aurait pu se résoudre à rejeter directement les positions politiques qu'il avait prises, pour des raisons qui sont évidentes si l'on considère les poids psychologiques qui pesaient sur lui. Mais j'estime que le point de vue que je viens de citer est important et qu'il modifie la signification de l'idéologie demanienne, parce qu'il montre que l'attitude d'Henri de Man pendant la guerre et l'intransigeance avec laquelle il fit face au monde complètent son idéologie et la précisent, mais n'en font pas logiquement partie. On peut imaginer une autre interprétation, mais il est déjà assez étrange que la pensée d'Henri de Man, interprétée dans ce sens, aboutisse à défendre cette démocratie bourgeoise qu'il détestait tant. Il y a là matière à débat - un débat auquel il aurait assisté sans plaisir, à bien des égards tout au moins. Mais, personnellement, je pense qu'il ne peut être évité.

Gust de MUYNCK. - Un mot à propos de l'influence d'Henri de Man sur le renouveau des mouvements de jeunesse socialiste en Allemagne, en Autriche, en Hollande et en Belgique. Cette influence a presque été déterminante et cela n'a rien d'étonnant. Je ne peux parler que de la Belgique, où l'on avait les Jeunes Gardes Socialistes. L'organisation était reconnue par le Parti, dans le but d'assurer le relais des anciens. On peut dire que les Jeunes Gardes So-

cialistes étaient des socialistes en miniature. Ils avaient les mêmes conceptions que les anciens. Rien ne les en distinguait, sauf peut-être un radicalisme verbal. Mais, comme je le disais, il y a eu un renouveau des mouvements de jeunesse socialiste, surtout en Allemagne, en Autriche et aux Pays-Bas. En Belgique, il y avait bien entendu les boys scouts, mais rien que leur uniforme aurait empêché le mouvement des jeunesses ouvrières d'en faire partie, car il coûtait beaucoup trop cher. Il était réservé exclusivement, tout comme dans d'autres pays, aux fils de la classe bourgeoise.

A ce moment déjà nous subissions, quelques-uns d'entre nous, l'influence grandissante d'Henri de Man. Nous avons pensé à la création d'un mouvement de jeunesse, ce qui n'aurait pas pu se concevoir avant la première guerre mondiale, quand les journées de travail étaient de 14 et 15 heures, quand il n'y avait pas de législation sociale, pas plus que d'enseignement scolaire, quand il n'y avait que de la misère et que la Belgique était encore, selon une expression de Marx: "le paradis des capitalistes et l'enfer des prolétaires".

Ce sont les grandes idées d'Henri de Man qui ont influencé très fortement la création de ce nouveau mouvement des jeunesses socialistes, ou jeunesses ouvrières, ainsi que nous les appelions. Du point de vue extérieur, nous nous distinguions tout aussi bien des boys scouts que des Jeunes Gardes Socialistes. Il y avait, pour commencer, l'amour de la vie en plein air, impensable quelques années auparavant, tout comme la pratique de n'importe quel sport, excepté le cyclisme, qui était à peu près le seul sport prolétarien ; même le football, dont j'étais un fervent farouche, n'était pas pratiqué pour la raison très simple qu'il n'y avait pas de terrains de sport.

Nous voilà donc prêchant l'amour de la vie en plein air. Retour à Rousseau ? Non, mais certainement le retour à une conception plus saine de l'avenir socialiste. Je répète que la conception d'une organisation nouvelle des mouvements de jeunesse avant la guerre aurait été impossible, étant donné les conditions maté-

rielles dans lesquelles vivait la classe ouvrière.

Nous nous distinguions non seulement par cet amour de la nature, mais également dans notre façon de nous habiller. Cela peut paraître ridicule, nous portions par exemple des blouses à la moujik et des culottes courtes. Je me rappelle très bien que dans les milieux dans lesquels j'ai été élevé on me traitait de fou parce que je courais tête nue au lieu de porter une casquette. Quand on mettait des bas de sport, on vous regardait de travers et les ouvriers eux-mêmes pensaient que vous étiez un tantinet toqué.

Nous avons même rédigé une déclaration de "principes". Je ne vais pas la comparer à la Déclaration des droits de l'homme. Dans cette déclaration, nous affirmions que l'intérêt de la communauté prime l'intérêt de l'individu. Il n'y avait pas une seule référence à la notion de classe, ou à celle de la lutte des classes. Cela voulait-il dire que nous concevions déjà la lutte des classes comme dépassée par les événements ? Je ne le crois pas. Mais nous visions quand même déjà à ce moment plus haut et plus loin.

Le deuxième grand principe était que la simplicité et la vérité, ou véracité, étaient les pierres angulaires de toute culture. Cela pouvait s'expliquer et se défendre de différentes façons. On y reconnaît facilement les principes chers à de Man. Le troisième "principe" était une conjugaison des idées de Bernard Shaw et d'Henri de Man. C'est toutefois Bernard Shaw qui l'a énoncé sous sa forme la plus lapidaire : "La liberté ne se conçoit pas sans responsabilité".

Il y avait une autre règle qui ne figurait pas dans la déclaration de principe. On exigeait de la part des adhérents l'abstention de fumer et de boire de l'alcool. C'est probablement la raison pour laquelle le mouvement n'est jamais devenu populaire en France, ni en Belgique. Mais, pour nous, il ne s'agissait pas seulement d'une mesure d'hygiène physique. Nous visions plus loin. Nous voulions rendre possibles à cette jeunesse ouvrière les voyages à l'étranger, la connaissance d'autres jeunes, d'autres mouvements de jeunesse, et pour cela il fallait quand même de l'argent. Nous exigeons

donc des contributions très élevées, par rapport au revenu dont disposaient les jeunes, pour former une réserve dans laquelle puiser pour nous rendre à l'étranger. En même temps, nous insistions sur l'esprit de solidarité, parce que nous considérions que ces voyages à l'étranger étaient un moyen de fraterniser avec d'autres mouvements et que tous devaient pouvoir y participer. Il n'y avait pas de favorisés, pas de distinction de groupe ou de classe, parce que nous avions tout aussi bien des membres appartenant à la bourgeoisie qu'à la classe ouvrière. Nous étions, je crois, le premier mouvement à faire de la co-éducation. A ce moment-là, c'était assez audacieux et je me rappelle l'observation ironique de Camille Huysmans qui nous disait, quand nous allions défendre notre mouvement auprès de lui : "Vous vous référez aux Hollandais quand vous parlez de co-éducation, mais vous semblez ignorer que les Hollandais, au lieu de sang, ont du lait battu dans les veines".

Notre esprit internationaliste s'est également manifesté sous une autre forme et cette forme était très exceptionnelle. En Belgique on se méfiait fortement de tout ce qui était allemand; cette méfiance était extrêmement vive. Nous étions, nous, les jeunes ouvrières, les seuls - et je crois que ce n'était possible qu'à Anvers - à aller fleurir les tombes des soldats allemands tombés devant Anvers en 1914. C'était très mal vu, mais pour nous c'était une chose tout à fait naturelle, parce que nous nous sentions frères au delà des frontières politiques.

Je ne sais pas s'il y en a parmi vous qui ont assisté aux grands rassemblements des jeunes socialistes à Vienne, à Amsterdam, où nous nous réunissions à plus de 100'000 jeunes venus des pays scandinaves, de l'Europe centrale, quelques-uns de Belgique et de France, beaucoup plus de Hollande. Ces grandes journées internationales ont contribué à leur façon à créer un sentiment de solidarité dans les mouvements de jeunesse à travers les frontières.

Nous sommes restés un mouvement très minoritaire, mais ce caractère nous donnait en même temps une espèce de fierté qui compensait le regret de n'être pas devenu un mouvement de masse.

Nous étions un peu une élite. Parfois on en avait honte, parfois on en était fier parce que, appartenir à une élite, cela pose des problèmes. C'est probablement parce que nous avons essayé de faire de ce mouvement des jeunes ouvrières un mouvement où l'exigence de la société envers l'individu était plus grande qu'inversement que nous sommes restés un groupement minoritaire. Je crois qu'aucun de ceux qui ont participé à ce renouveau du mouvement de jeunesse ne l'a jamais regretté.

Charles RIHS. - J'aimerais intervenir sur deux aspects du rapport que nous a présenté M. Stelling-Michaud et des commentaires qu'il y a ajoutés.

Le premier concerne un point particulier de la philosophie de l'histoire. M. Stelling-Michaud a rappelé que toute philosophie de l'histoire se rattache à une pensée traditionnelle, en l'occurrence au judéo-christianisme, entre autres facteurs. Cela est non seulement le cas de la philosophie d'Henri de Man, mais aussi de celle de Marx - qui était juif, on l'a dit en sourdine, mais c'est important. Et tout d'abord, qu'entend-on ici par christianisme ? S'agit-il du christianisme historique, politisé à partir de Constantin, ou du christianisme primitif, qui a été un des tourments du socialisme au 19ème siècle, la raison éthique du litige entre socialistes révolutionnaires, scientifiques, et socialistes utopistes ? On a également parlé d'"eschatologie" chez de Man, et dans le socialisme en général. On a même prononcé les termes d'"eschatologie sociale". Ces expressions ont été articulées à deux ou trois reprises déjà. Il me semble que l'emploi du mot eschatologie est abusif. L'eschatologie, au sens propre, appartient spécifiquement au vocabulaire théologique. Il n'y a pas d'eschatologie sociale. La conception eschatologique du monde relève fondamentalement du judéo-christianisme, elle est étroitement liée au messianisme, à la parousie, à l'idée d'une catastrophe finale qui met un terme à l'histoire, suivie de la création d'un royaume extra-terrestre, par une intervention divine, et non par un acte humain, ce qui est bien différent.

Du point de vue demanien, et marxiste d'ailleurs, les perspectives catastrophiques n'ont rien à voir avec l'interprétation eschatologique proprement dite. Il convient d'être prudent quant à la valeur des termes. Lorsque les jeunes hégéliens se sont rendus à Paris, entre 1841 et 1845, pour y discuter avec les théoriciens socialistes français, ces derniers ont avancé à plusieurs reprises que le socialisme était une religion. Les philosophes allemands, mieux avertis, leur ont répondu que le socialisme, à aucun égard, n'était une religion dans l'acception étymologique. Eschatologie, religion, ces vocables doivent être expliqués lorsqu'il est question de socialisme ou de catastrophe. La conception catastrophique du monde dans l'optique du judéo-christianisme, une des composantes de toute philosophie de l'histoire, occidentale tout au moins, et les visions catastrophiques du marxisme ou de n'importe quel socialisme ont des significations différentes. M. Stelling-Michaud voudra bien nous éclairer à ce sujet. Il a rappelé du reste (p. 19 de son rapport) que de Man disait d'une phrase de saint Augustin qu'elle pouvait être regardée "comme le principe fondamental de la philosophie de l'histoire".

On peut alors se poser la question : de Man a-t-il une conception judéo-chrétienne de l'histoire ou une conception socialiste ? Personnellement, en écoutant la fin du commentaire et en lisant le texte du rapporteur, j'en arrive à la conclusion qu'il n'y a pas chez Henri de Man de véritable philosophie de l'histoire. S'enfermer dans une "zone étroite", comme il le dit, afin de se préserver des catastrophes, cela n'est plus de la philosophie de l'histoire, ce n'est surtout pas du socialisme. En effet, cette fuite est l'antipode de toute doctrine socialiste, quelle qu'elle soit, car le socialisme prétend faire l'histoire, et veut y mettre le prix.

La seconde remarque suggérée par le rapport de M. Stelling-Michaud est relative aux formes du socialisme. J'ai constaté qu'au cours de ce colloque il n'a jamais été question de l'autre so-

cialisme, du socialisme utopique, contemporain du marxisme, Une certaine confusion règne dans la critique d'Henri de Man à propos de Marx, du marxisme et des écoles socialistes. Il existe à cette époque un courant de pensée issu de Saint-Simon et du saint-simonisme, de Fourier et du fouriérisme, qui débouche sur Cabet et le cabétisme, sur Louis Blanc, Proudhon et la proudhonisme. On connaît les controverses de 1846 et 1847 entre Proudhon et Marx, touchant les problèmes de dialectique, de religion, d'athéisme, les discussions entre Marx et Weitling, celui-ci appartenait au courant utopiste, au sujet des sources de l'utopisme, en particulier cette source principale qu'est le christianisme primitif. On a parlé de communautarisme, de communauté chez de Man. Or personne n'a développé et prôné l'idée communautaire comme l'ont précisément fait les utopistes. Il est permis de se demander si de Man a lu par exemple Saint-Simon, Fourier, Victor Considerant, d'une façon générale la pensée des utopistes, adversaires sur plusieurs points des théories de Marx. De Man a dépassé, refusé le marxisme, a-t-on dit. A-t-il lu les oeuvres des utopistes, qui contenaient une éthique susceptible de lui fournir les principes d'une philosophie sociale ? Nul n'ignore aujourd'hui que tout un ensemble de l'utopisme du 18ème et du 19ème siècle est entré dans les faits. Il n'est pas impossible que dans la lutte qui opposa Marx et Proudhon, ce ne soit finalement Proudhon qui l'emporte. Si Marx est dépassé, c'est moins sur le plan tactique et de l'économie politique que sur celui de l'éthique.

Dans cet ordre d'idées, je voudrais savoir si de Man connaissait la pensée sociale des utopistes du 19ème siècle, parallèle et contemporaine du socialisme scientifique de Marx.

Franz Grosse . - Je crois que les souvenirs de jeunesse évoqués ici sont très intéressants. J'ai aussi 70 ans et je pourrais aussi parler très longuement du mouvement de la jeunesse allemande, dont j'ai fait partie. Il me semble cependant beaucoup plus important de parler de la jeunesse de notre temps. Aujourd'hui, en Allemagne, la situation est compliquée. Nous vivons dans une société prospère (Wohlstandsgesellschaft).

La plus grande partie des ouvriers et des petits employés n'a aucun autre intérêt, en vérité, que d'avoir une voiture, une radio, une télévision, de faire des voyages amusants, etc. Ils ne pensent pas à la révolution, mais seulement à l'amélioration de leur situation économique dans la société existante. La critique vient aujourd'hui beaucoup plus du milieu des intellectuels, des étudiants, qui cherchent une nouvelle orientation. Mais que veulent-ils vraiment ? Ils ont beaucoup d'idées, souvent très vagues, très confuses. Les uns parlent de Mao, de la révolution chinoise, peut-être la seule vraie révolution qui est en train de créer une nouvelle culture socialiste. D'autres pensent à une Europe socialiste. Ils parlent de nationaliser les grandes entreprises, devenues aujourd'hui internationales. Mais on ne voit pas la possibilité de construire une nouvelle société socialiste sur des bases internationales qui ne sont pas jusqu'à maintenant très stables. Il y a aussi beaucoup d'anarchistes aux idées très confuses. Le parti socialiste ne semble pas donner à ces jeunes idéalistes, pour lesquels j'ai beaucoup de sympathie, un véritable but. Et je me demande dès lors si l'oeuvre d'Henri de Man ne contient pas des éléments d'orientation pour cette jeunesse souvent désespérée. Ce serait, à mon avis, le point le plus important à clarifier.

J. GERARD-LIBOIS. - J'interviens pour une motion d'ordre. C'est un problème d'horaire que je voudrais évoquer. Je crains que les deux rapports qui doivent encore être représentés l'un par le président, l'autre par le secrétaire de ce Colloque, ne soient pas vraiment discutés si nous continuons dans la voie que nous avons choisie et qui peut nous conduire encore à deux jours de débats passionnants. J'ai peur que vous n'ayez des scrupules, puisque vous êtes président et secrétaire et qu'il s'agit de vos rapports.

Je me demande s'il ne faudrait pas conclure le débat actuel car il serait dommage de ne pas avoir le temps d'évoquer dans l'oeuvre d'Henri de Man ce qui fait l'objet de vos rapports respectifs.



Ivo RENS. - Je proposerai que les personnes inscrites puissent encore intervenir et que le rapporteur puisse conclure. Je ne veux pas empêcher les autres d'intervenir. Je ne voudrais pas escamoter la discussion du problème de la culture, surtout après la très intéressante intervention que M. Dubois lui a consacrée. Je propose que nous terminions ce débat à 17 heures, que nous observions une pause de dix minutes et que nous reprenions nos travaux à 17h.10.

(Assentiment).

Madeleine GRAWITZ. - Je voudrais intervenir d'abord au sujet du rapport de M. Stelling-Michaud, et ensuite sur la notion de culture ouvrière.

"...L'ère capitaliste est traditionnellement pessimiste à l'endroit de la nature",

écrit M. Stelling-Michaud. Ceci ne me paraît pas tout à fait exact. L'homme de droite est en effet généralement pessimiste sur la nature humaine mais pas sur le plan des rapports de l'homme avec la nature. Le développement des sciences et des techniques est là pour démontrer son optimisme à cet égard. Il y a un absent parmi les personnalités citées : Sombart. De Man lui a fait de nombreux emprunts, surtout en ce qui concerne, dans L'Idée socialiste, le développement de l'esprit bourgeois. Il faudrait l'ajouter à Spengler et à Toynbee à propos du développement du capitalisme.

En ce qui concerne la culture ouvrière, telle quelle se présente actuellement, j'emprunterais à Linton, l'ethnologue, l'idée suivant laquelle on confond trop souvent culture au sens ethnologique : ensemble de valeurs, et de façons de vivre d'un groupe, et "être cultivé", ce que de Man appelait la culture de consommation. De Man a bien vu qu'on ne pouvait parler d'une culture prolétarienne pour des travailleurs, manquant de loisirs et de formation. Mais à l'heure actuelle, il est faux d'imaginer la classe ouvrière rêvant seulement de confort matériel et même pourrait-on le lui reprocher ? De quoi rêve donc la bourgeoisie ? Je m'insurge contre la notion d'élite liée à celle de classe. Parmi ces gens qui ont envie d'un frigi-

daire et d'une voiture, il serait intéressant de savoir par exemple combien l'on compte de donneurs de sang.

En ce qui concerne les possibilités de création de valeurs nouvelles ? C'est un processus difficile à étudier car il est très long ! Je prends un exemple sur un détail. De Man n'aimait pas le sans-gêne et prônait la maîtrise de soi. A l'heure actuelle, un certain type de politesse bourgeoise formelle se perd, mais peut-elle être revivifiée comme d'autres rites, par exemple la liturgie chrétienne ? Je ne sais pas comment les étudiants au début d'un cours accueillent leur professeur en Hollande, à Genève et en Allemagne. En France, il y a quelques années, les étudiants se levaient. Personnellement, je trouvais assez gênant ce garde-à-vous. Maintenant ils ne se lèvent plus. Alors comment entrer en communication ? Je leur ai dit que je n'étais pas un magnétophone. Quand j'entre dans un amphithéâtre, je dis bonjour et j'attends en retour quelque chose d'eux. Au théâtre, on applaudit quand l'acteur entre en scène. Nous avons discuté. Les étudiants étaient très hésitants. Finalement, certains ont pensé que se lever était encore le plus simple. Même sur un point, aussi quotidien et concret que celui-là, il est apparu qu'inventer des pratiques nouvelles en rapport avec des valeurs n'était pas si facile. De même pour le tutoiement : dans le temps, les étudiants se disaient entre eux Mademoiselle ou Monsieur dans les Facultés, même en Lettres. Maintenant, tout le monde se tutoie. On y gagne une espèce, sinon de fraternité, du moins de camaraderie, de simplicité, mais avant la guerre, le jour où l'on vous appelait par votre prénom, c'est qu'il y avait quelque chose de plus, et lorsqu'on se tutoyait, c'était la grande aventure. Toutes ces nuances, ce raffinement de rapports entre les individus n'existent plus, les étudiants peuvent ne pas s'en douter mais quelque chose s'est perdu.

Il est certain que de nouvelles valeurs sont en gestation, mais elles ne sont pas encore apparentes. De la culture prolétarienne, de l'accès du prolétariat à la culture on pourrait parler longtemps, il faudra surtout agir pendant longtemps.

A.M. van PESKI. - Je voudrais répondre à M. Rihs. Il a utilisé une manière très imprévue d'aborder Henri de Man. Tout d'abord la distinction qu'il n'a pas entendu faire ici entre Marx et le marxisme a été le sujet de notre discussion le premier jour. Deuxièmement, en ce qui concerne la question des utopistes, Henri de Man a écrit que, dans sa jeunesse, il a dévoré toute cette littérature, et je crois qu'on en trouve les traces dans sa pensée. Il a d'ailleurs toujours admis que les utopistes ont joué un rôle permanent dans sa pensée. Troisièmement, la séparation que vous faites entre eschatologie comme fin divine absolue et les fins sociales dans les sciences humaines, c'est précisément ce que de Man n'a pas voulu faire. Pourquoi ? La première période de son intérêt pour la pensée religieuse se situe à l'époque d'Heppenheim, de ses contacts avec Paul Tillich et plus spécialement avec Leonhard Ragaz. Et c'est précisément le courant théologique de Ragaz qui n'a pas voulu cette séparation absolue. Ragaz intégrait totalement l'effort humain au divin. C'est ce qui fait le charme de sa pensée apocalyptique. Chez de Man non plus, du point de vue psychologique, les représentations sociales et humaines ne sont pas sans relations avec des notions religieuses eschatologiques qui ne sont pas seulement une fin absolue dans le temps. L'eschatologie se réalisant est une expression cruciale de la théologie à cette époque.

Dans sa dernière période, de Man s'est de nouveau occupé de cette question. J'en ai parlé dans ma brochure Hendrik de Man, ein Wille zum Sozialismus. De Man pensait alors qu'une interprétation prophétique de l'histoire serait la seule satisfaction pour notre temps, d'où sa référence à la prière d'Abraham pour Sodome. Certains pensent qu'il faut être sénile pour dire de telles choses, mais je crois qu'il est très important que de telles idées, dans un tel cadre, aient dominé la pensée des dernières années d'Henri de Man.

Herman DUBOIS. - Je voudrais répondre à l'intervention de M. Rihs en formulant une hypothèse. Pour moi, l'originalité du christianisme est d'intérioriser le codex juif. J'ai l'impression

qu'Henri de Man avait pour but d'intérioriser le codex social et les écrits sur le socialisme dans l'âme et la personnalité de chacun, parce qu'il éprouvait le besoin de chercher dans le mouvement socialiste culturel une harmonie entre la forme et le contenu. Je pense qu'ainsi je réponds aussi un peu à M. Grosse. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne trouvent plus cette harmonie et j'ai l'impression qu'ils ont un grand besoin d'une expérience exhaustive comparable à l'"Encounter mouvement" américain dont parle Rogers dans Learning in Freedom. Je pense qu'Henri de Man, dans ses écrits sur le volontarisme, sur le mouvement socialiste culturel, donne peut-être une solution, pour redécouvrir l'harmonie entre forme et contenu.

Sven STELLING-MICHAUD. - Conclure serait très difficile en raison de la variété des remarques et des questions. Je vais tenter de grouper les réponses aux remarques qui me semblent les plus importantes. Je remercie M. van Peski d'avoir répondu à M. Rihs en ce qui concerne le point théologique. J'ai sous les yeux la phrase d'Henri de Man qui est formelle : le sens qu'il donne à l'"eschatologie" est un sens social; en prenant l'étymologie du mot, c'est, au pied de la lettre, le dénouement des choses. L'eschatologie au sens chrétien, c'est la finalité de l'homme, le salut. Ce n'est pas là un concept, mais une réalité. On est parfaitement fondé à parler d'une eschatologie sociale dans le sens de Marx, dont la réalisation finale est la société sans classes.

Quant à l'autre question que vous avez posée : qu'entendait de Man par christianisme ? Je répondrai qu'il distinguait deux christianismes originels : le christianisme des Pères de l'Eglise d'une part, et le christianisme qu'il appelle occidentalisé, rationalisé, d'autre part; c'est celui du 13ème siècle, avec l'influence de la pensée grecque et le démarrage des sciences exactes. C'est là un christianisme laïcisé, où le contenu primitif, évangélique, disparaît quelque peu, bien que je pense que de Man conservait présent à l'esprit l'enseignement essentiel du Christ : aime ton prochain, fais la charité ! C'est d'ailleurs bien là le point de départ de

ces principes de solidarité humaine que de Man évoquait comme principe inspirateur du mouvement ouvrier et de la jeunesse ouvrière. Ces principes forment en même temps sa philosophie politique, fondée sur ces principes moraux fondamentaux.

Je remercie M. Dubois pour sa belle intervention. Il a répondu directement à M. Rihs. J'avais relevé le contenu utopique de la pensée demanienne. Mais je crois qu'il y a un point que nous n'avons pas mentionné, c'est la fonction "productrice d'idées" du socialisme et de la culture, idée qui me paraît essentielle. La culture n'est donc pas simplement une superstructure, mais une valeur non matérielle qui doit affranchir l'homme.

Je suis d'accord avec Mme Grawitz au sujet du rôle de Sombart dont de Man reconnaît tout ce qu'il lui doit. Les remarques sur les rapports de l'homme et de la nature, sur la notion de civisme qui disparaît sont extrêmement justes et pénétrantes. Quant à la difficulté d'inventer des valeurs nouvelles, là encore nous revenons à cette notion de "production d'idées" qui est une pensée maîtresse d'Henri de Man, qui restitue à cette production d'idées la fonction de ressort de l'évolution historique que la théorie de la culture considérée comme superstructure avait sous-estimée.

La question posée par M. Grosse est intéressante, mais je ne peux pas y répondre. Il faudrait faire une enquête dans différents pays. Il me semble que ce serait d'un grand intérêt de savoir quelle est l'influence des idées d'Henri de Man à l'heure actuelle auprès de la jeunesse. Elles correspondent certainement à des aspirations diffuses, de même que nous savons le rôle qu'un Hermann Hesse joue aujourd'hui dans ce réveil de la jeunesse.

Je remercie M. Dodge d'avoir donné une interprétation très belle et lumineuse de ce passage sur la "zone des catastrophes", en insistant sur la modération, sur la sérénité d'Henri de Man. En ce qui concerne Voltaire, il serait un peu long de revenir sur son interprétation de Candide. Je pense qu'il y a dans ce passage un écho de l'ironie voltairienne lorsque de Man plaint les hommes de s'être

laissés illusionner et de croire qu'ils sont eux-mêmes les créateurs de leur destin.

M. Lefranc a rappelé fort opportunément la part prise par Henri de Man dans le débat des années 1925 sur la culture bourgeoise et la culture prolétarienne. Il a fait état de l'article que de Man a publié dans Monde, la revue de Barbusse. Celui-ci fut d'ailleurs accusé de déviationnisme par Moscou à cause de la publication de cet article réformiste et de quelques autres. Je pense que le sujet immense de la culture socialiste, les idées d'Henri de Man sur la culture prolétarienne et sa conception de la culture bourgeoise, mériteraient à eux seuls un colloque. Je suis heureux de voir que mon rapport a suscité un aussi grand nombre de remarques suggestives et enrichissantes.

Ivo RENS. - Je vous remercie vivement de vos remarques et conclusions. Etant donné que nous avons terminé plus tôt que prévu notre discussion sur ce problème, je propose que nous nous interrompions dès maintenant pour dix minutes, et que nous entamions ensuite le débat sur le pacifisme et l'internationalisme dans la pensée d'Henri de Man.

(La séance est suspendue)

Ivo RENS. - On m'a demandé, pendant l'interruption, s'il ne serait pas possible de procéder à l'enregistrement des derniers témoignages immédiatement après la clôture du colloque plutôt que ce soir. Je n'y vois aucune objection, si tant est que les personnes intéressées soient d'accord sur cette solution. Dans ces conditions, dès que nous aurions terminé nos débats sur le dernier problème de l'ordre du jour, nous pourrions procéder à l'enregistrement de ces témoignages.

(Assentiment)

Michel BRELAZ. - Le fait que le thème "Pacifisme et internationalisme dans la pensée d'Henri de Man" ait fait l'objet de deux rapports distincts ne signifie pas qu'il y ait entre les deux périodes choisies une rupture dans la pensée d'Henri de Man, bien que la date de 1941 en soit une articulation importante. Les deux rapports devraient être lus ensembles, dans un esprit de continuité.

Pour ma part, je dois dire que l'exposé chronologique que j'ai choisi fait ressortir certaines variations de la pensée d'Henri de Man à l'égard du problème du pacifisme et de l'internationalisme. Toutefois ces variations ne doivent pas être exagérées. C'est pourquoi j'ai voulu démontrer qu'il y a, à mon sens, en tout cas à partir de la première guerre mondiale, une continuité dans l'évolution de la pensée d'Henri de Man.

Le problème du pacifisme et de l'internationalisme constitue dans la pensée d'Henri de Man un élément fondamental, peut-être plus fondamental encore que la démocratie. Cependant, démocratie et pacifisme restent étroitement liés. Juste après la première guerre mondiale de Man mettait l'accent sur la conquête de la démocratie, comme condition sine qua non du socialisme. Il fit de même, peu après, en ce qui concerne le pacifisme. On peut même dire que son ralliement à la démocratie coïncide avec son ralliement à la cause pacifiste. J'ai montré que la première guerre mondiale avait conduit de Man à rejeter ce qu'il appelle le dogmatisme marxiste, parce qu'il s'était rendu compte que cette guerre ne s'était pas déroulée selon certaines interprétations par trop théoriques.

On a déjà eu l'occasion de dire ici que l'attitude d'Henri de Man en 1914 avait été beaucoup plus instinctive que rationnelle. Pourtant, sans jamais remettre en question sa volonté de combattant, il s'efforça de comprendre pourquoi le pacifisme socialiste avait été pris en défaut en 1914 et en quoi consistait néanmoins la supériorité morale des peuples alliés sur ceux du camp ennemi. Et c'est à partir de 1917, plus particulièrement à partir du message de Wilson en janvier 1917, que de Man vit clairement dans la démocratie l'objectif

supérieur dont la conquête seule permettrait de construire une paix durable et, grâce à cette paix, de réaliser le socialisme.

Voilà pourquoi de Man pouvait se dire, au sortir de la guerre, plus pacifiste que jamais. Mais il y aurait une faille dans le raisonnement si l'on ne tenait pas compte d'un autre élément, car on pourrait dire alors que la guerre a tout de même servi une cause juste et que rien n'exclut à priori qu'elle serve à l'avenir d'autres causes semblables. Or, de Man n'était pas dupe. Il fut même l'un des rares non-Allemands à comprendre dès 1919 que si Versailles mettait fin à la guerre, il n'établissait pas la paix. C'est de là que date la conviction inébranlable d'Henri de Man dans la nécessité, qu'il s'agisse de pacifisme ou de socialisme, d'harmoniser les buts et les moyens. Pour réaliser cette harmonie, il est indispensable que le même mobile psychologique s'exprime dans les uns et dans les autres. Il est vain d'espérer construire la paix et la démocratie, et à travers elles le socialisme, par des moyens qui les nient et les corrompent. De Man a probablement choqué un certain nombre de marxistes en affirmant que la paix et la démocratie pouvaient à la rigueur se passer du socialisme, alors que l'inverse n'était pas vrai. Cela signifiait-il qu'il s'était entièrement rallié au réformisme ? Il semble lui-même avoir été très près de le croire. Mais en réalité, en définissant le pacifisme et la démocratie comme les conditions nécessaires quoique non suffisantes du socialisme, il venait de trouver la démarche idéologique qui devait le conduire à ses grandes oeuvres.

Autre conséquence de cette révision doctrinale : à partir des vaines tentatives de l'Internationale reconstituée de faire prévaloir une action commune des partis socialistes, de Man comprit que le socialisme n'échapperait pas aux réalités nationales et il leur voua une attention grandissante. On peut caractériser sa pensée de l'époque en disant qu'elle visait à dégager un moyen terme reliant l'internationalisme classique à la théorie du socialisme dans un seul pays. En effet, pour lui, l'internationalisme exigeait dans un premier temps des réalisations nationales. Patriotisme et socialisme n'étaient donc plus incompatibles. Prenant ici encore le contrepied du marxisme



orthodoxe, et bien avant de proclamer avec P. H. Spaak l'idée de socialisme national, c'était de Jaurès qu'il se souvenait : un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale, beaucoup de patriotisme y ramène.

D'ailleurs, pour de Man, le phénomène national s'analyse exactement comme le phénomène socialiste : ils sont tous deux, à l'origine, une réaction collective fondée sur un besoin d'auto-estimation face à une situation ressentie comme humiliante. Aussi longtemps que le nationalisme revêt un aspect de libération sociale, le socialisme s'en accommode très bien. Mais, en se renforçant, le nationalisme tend à se transformer en un instrument d'autorité face à d'autres nationalismes ; il tend à quitter le plan d'action du socialisme et à se le subordonner. C'est la limite à ne pas franchir.

La question de la neutralité est d'autant plus importante à étudier dans ce contexte qu'elle est à la jonction de la préoccupation nationale et de la préoccupation pacifiste. Importance qui, en l'occurrence, ne doit toutefois pas être exagérée, car c'est finalement plus à un concours de circonstances historiques qu'à des divergences fondamentales sur la neutralité que cette question dut de cristalliser sur elle des oppositions dont les ressorts étaient partiellement situés ailleurs. Toujours est-il que l'intransigeance dans la neutralité dont fit preuve de Man, et où l'on n'a aucune peine à reconnaître le personnage tout entier, finit par jeter le trouble sur la pureté de ses intentions, tant il est vrai que le pacifiste et le neutre - on pourrait en donner de nombreux exemples - sont toujours menacés de trahir quelque chose selon qu'ils en font trop ou pas assez.

Pour en terminer avec mon rapport, j'aimerais évoquer une dernière attitude d'Henri de Man, moins discutée jusqu'ici que la précédente, bien que non moins tranchée et provocante, et certainement plus révélatrice de sa pensée profonde : en pleine guerre, de Man, comme on sait, se retire sur "sa montagne" et tente de définir quelles seront les tâches du socialisme futur, abstraction faite de l'issue

de la guerre. Cela ne veut pas dire, croyons-nous, qu'il se désintéresse de cette issue; mais, en affirmant, dès 1941, que le socialisme futur devait être considéré indépendamment de cette issue, il ne faisait somme toute qu'appliquer à la seconde guerre la "leçon" de la première. Une telle affirmation, prononcée dans le climat passionnel de la guerre, ne pouvait manquer d'indisposer et d'être mal interprétée. Pour la comprendre, ou tout au moins pour l'expliquer, il faut voir que de Man, en raison des circonstances qui l'avaient amené à s'exiler, se situait déjà dans l'optique de l'après-guerre, comme l'indique sans équivoque le titre de l'opuscule publié en 1942 : Réflexions sur la paix, qui constitue le point de départ du rapport d'Ivo Rens, dont je vais maintenant rapidement rappeler les grands traits.

Ivo Rens voit dans la construction doctrinale d'Henri de Man à partir de 1942 une triple approche.

Il y a tout d'abord l'approche par l'étude des causes de la guerre - une approche polémologique qui n'est pas sans annoncer l'évolution d'une science à laquelle un Gaston Bouthoul, en France, donnera une impulsion décisive. Cependant, son analyse des causes de la guerre n'est pas fondamentalement différente de la démarche qu'il avait entamée avec The Remaking of a mind, à cette différence près, toutefois, que de Man semble accorder plus d'importance au facteur économique et privilégie, d'une manière générale, les structures bellicènes, dont parlera Bouthoul, au détriment des raisons idéologiques. Sans prétendre établir une hiérarchie entre elles, de Man distingue les causes économiques, politiques, sociales et sociopsychologiques qui, à tour de rôle, mettent en évidence l'importance décisive du phénomène national.

Fidèle à sa méthode, de Man va donc s'en prendre à ce phénomène, non point pour le nier, mais pour le "dépasser" au moyen d'une synthèse supérieure qui en permettra l'accomplissement. C'est l'approche fonctionnaliste du problème, c'est-à-dire une conception de la collaboration internationale qui, partant de la reconnaissance du phénomène national, préconise l'organisation d'unités fonctionnelles su-

pranationales pour l'exécution, dans les domaines et aux niveaux adéquats, des tâches que les Etats sont de moins en moins en mesure d'assumer par eux-mêmes.

Mais entre Réflexions sur la paix et Au delà du nationalisme, entre 1942 et 1946, se produit un événement considérable qui pousse de Man à faire passer sa conception fonctionnaliste au second plan et à se prononcer en faveur d'une solution politique plus vaste et plus radicale commandée par la nouvelle situation internationale. L'événement en question est évidemment l'apparition de l'arme atomique. Telle est la nécessité historique qui rend illusoire toute autre solution des rapports internationaux que la solution supranationale et mondialiste préconisée par de Man.

Enfin, la dernière partie du rapport d'Ivo Rens tente de démontrer que le pacifisme d'Henri de Man a oscillé entre une morale de la conviction et une morale de la responsabilité, oscillations qui pourraient fournir une explication satisfaisante de la nature parfois contradictoire voire ambiguë du pacifisme demanien. Le problème n'est pas simple et Raymond Aron a pu écrire : "L'acceptation du risque, le refus de l'apaisement, qui passaient pour vertus face à Hitler, seraient-ils encore tels face à un autre Hitler ? Sont-ils des vertus, face à l'homme, qui brandit une bombe de 100 mégatonnes ?" C'est dans cet esprit qu'Ivo Rens a pu, pour conclure, reprendre le mot de Gaston Bouthoul déclarant : "Le pacifiste sincère est fatalement un être déchiré".

Jean-Jacques CHEVALLIER. - Ce n'est pas le moindre intérêt de ce Colloque que d'avoir, grâce au double rapport de M. Brélaz et de M. Rens, mis en relief l'itinéraire d'Henri de Man à travers les problèmes de la guerre et de la paix et de l'organisation internationale et même interne en fonction de la paix. Ils ont minutieusement retracé, expliqué, interprété au plus juste, y compris ses ambiguïtés, cet itinéraire.

Que faut-il en retirer pour l'essentiel ? Voici ce qui me frappe, ce qui émerge à mes yeux, et les rapporteurs me diront si je me trompe. M. Rens parle de "l'ambiguïté fondamentale du concept même du pacifisme", et c'est largement vérifié à travers ces deux rapports. Henri de Man semble avoir hésité entre la priorité de la paix et la priorité du socialisme. Il écrit : "L'Europe sera socialiste ou ne sera pas". Il écrit : "Que chaque peuple d'Europe fasse dans son cadre étatique sa révolution socialiste". Mais, dans Au delà du nationalisme, il écrit : "Le sort du socialisme dépend du sort de la paix et la réciproque n'est pas vraie". Voilà une première observation.

En voici une seconde. Tout de même, il y a lieu de choisir entre les deux discours presque hétérogènes - c'est l'expression de M. Ivo Rens - que tient à partir de 1942 Henri de Man sur les questions dont il s'agit. Un discours est tendu vers la justification parfois agressive de son pacifisme ancien. L'autre discours consiste dans la recherche constructive d'un pacifisme nouveau, débouchant à la fois dans la polémologie, dans ce fonctionnalisme supranational, que M. Brélaz vient de signaler avec raison comme essentiel, puis dans le mondialisme.

Ce second discours me paraît, de loin, le plus important. A ce sujet, les objections positives se pressent en foule contre les suggestions, bien que si constructives en elles-mêmes, d'Henri de Man. J'ai l'impression qu'il y a, en effet, quelque chose de nouveau dans ce pacifisme-là. Il y a le germe d'un mythe nouveau - j'emploie le terme dans le même sens employé, avec raison, pour le mythe du Plan, au sens sorélien de puissante image motrice susceptible de pousser à l'action - genre de mythe nouveau susceptible d'infléchir, sans les ruiner, les sentiments nationaux.

J'ai l'impression qu'Henri de Man fait ici, dans ce second discours constructif, son plus grand effort pour échapper, à partir de 1942 et des Réflexions sur la paix, à une profonde incertitude

intérieure. L'expression est de M. Ivo Rens. Personnellement, j'y souscris, en sachant bien que l'expression est contestée par des connaisseurs autorisés de la psychologie demanienne.

Le grand effort dont il s'agit tendrait en somme à infléchir les sentiments nationaux sans les ruiner, en leur imposant un autre cours que le cours nationaliste, impérialiste, oppresseur, dominateur. De là cette recherche pathétique d'un équivalent moral de la guerre à proposer aux masses comme aux élites et qui pourrait consister dans une lutte concertée des nations contre la misère de façon à sortir de l'âge de la peur qui engendre précisément la guerre. Avec Ivo Rens je regrette que de Man n'ait pas développé davantage cette proposition, puisqu'il est vrai de dire que s'y trouve contenu au moins en germe "toute une philosophie de l'aide aux nations prolétaires".

Guy DESOLRE. - Avant de faire un certain nombre de remarques, à propos du rapport de M. Brélaz sur le pacifisme et l'internationalisme, je désire particulièrement remercier M. de Muynck, au nom de la jeune génération qui est ici, pour son intervention qui a apporté une série d'éléments précieux sur l'état d'esprit dans les jeunes du mouvement ouvrier entre les deux guerres. Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est l'épisode où ils fleurissaient les tombes des soldats allemands. Je voudrais relier à cela un incident qui a marqué la vie politique belge, et où Henri de Man a joué un rôle et qui, à mon grand étonnement, n'a pas été cité ici. Cela s'est passé en 1921, avec le fameux épisode du fusil brisé. En 1921, la Commission syndicale avait organisé un colloque sur le contrôle ouvrier, auquel de Man s'était fait un point d'honneur d'inviter un syndicaliste allemand, Sassenbach. Cette invitation suscita une vague de chauvinisme de la part de la droite, mais aussi un regain de chauvinisme à l'intérieur du Parti ouvrier belge. Je crois qu'on ne saurait trop insister sur cet épisode, parce que ce qui caractérise de Man, malgré le fait qu'il

avait été jusqu'au-boutiste dans la guerre 1914-1918, c'était sa haine féroce du chauvinisme sous toutes ses formes et il était important de le rappeler.

Je voudrais maintenant faire quelques remarques au sujet du rapport présenté par M. Brélaz. Je voudrais lui demander pourquoi il a commencé son rapport en citant Marcel Merle, qui constate que l'histoire ne peut pas aider à la compréhension du pacifisme et de l'internationalisme ? Je voudrais demander à M. Brélaz s'il a cité cela par goût du paradoxe, ou parce qu'il le croit réellement. A mon avis, c'est assez inconcevable. Je considère que l'histoire du phénomène qu'est la guerre dans l'histoire de l'humanité, est la seule chose qui nous permette de faire une première approche du phénomène du pacifisme et de l'antimilitarisme. C'est l'histoire du phénomène nation qui seule permet de faire une approche du phénomène de l'internationalisme également.

L'introduction du rapport de M. Brélaz interprète cette opinion de Marcel Merle comme un renoncement à une approche normative, pour essayer de classer les idées d'après la nature des solutions proposées au problème fondamental de la paix et la guerre. Je crois que c'est précisément là une approche normative. On devrait plutôt dire, à mon avis, que c'est une renonciation à une approche génétique, et non pas à une approche normative.

Troisième remarque à propos de la typologie des différentes paix selon les causes. Je crois qu'en citant spécialement Versailles, on ne peut pas séparer la paix par le droit d'une part, et la paix par la politique d'autre part. Versailles a signifié la création de l'Organisation internationale du Travail, dont précisément la conception et l'idéologie étaient la réalisation de la paix par la justice sociale, c'est-à-dire une formule qui unit la justice sociale, la paix, la politique et le droit de manière intime. Je crois qu'au sujet de Versailles, il est difficile de séparer ces différentes composantes.

Une quatrième remarque que je voudrais faire : à la page 3 de son rapport, M. Brélaz estime qu'au début le socialisme sentimental et éthique d'Henri de Man le poussa vers les doctrines des anarchistes libertaires, chez qui il retrouvait "ce libéralisme dont l'atmosphère anversoise en général, et l'atmosphère familiale, en particulier, étaient imbues". C'est peut-être ce que pensait Henri de Man quand il a écrit Cavalier seul, mais le jeune de Man qui embrasse l'anarchisme en 1902, ne le fait pas du tout en cherchant un prolongement de l'atmosphère familiale. Il le fait en s'opposant de plain-pied au libéralisme bourgeois de son atmosphère familiale. Il y a suffisamment d'incidents qu'il rappelle lui-même, de discussions avec des membres de sa famille qui en témoignent.

Toujours à la page 3, il est question du romantisme anarchiste qui pousse de Man à présenter une motion de tendance anarchisante, au Congrès des Jeunes Gardes Socialistes de 1903. Je crois qu'il faut élargir l'interprétation. Il ne s'agit pas seulement du romantisme d'Henri de Man, mais d'une conception qui, à ce moment-là, avait un regain de succès, tout spécialement dans les Jeunes Gardes Socialistes. Il s'agit de l'époque qui suit immédiatement la très grave défaite ouvrière qu'a signifiée l'échec de la grève de 1902 pour le suffrage universel. Après cet échec, dans les organisations ouvrières et les Jeunes Gardes, c'est la débandade. On perd beaucoup de membres. La Commission syndicale fléchit. Toute une série de tendances impatientes se créent. Pour utiliser la terminologie de Lénine, dans La maladie infantile du communisme ("le gauchisme"), c'était de l'infantilisme petit-bourgeois, et de l'impatience petite-bourgeoise. C'est ce qui se manifestait dans les Jeunes Gardes Socialistes.

A ce sujet, je voudrais faire référence aux Mémoires d'un révolutionnaire de Victor Serge, qui est un de ceux qui adhèrent à la Jeune Garde Socialiste à la même époque, et qui montre clairement que ce n'était pas particulier à de Man, mais que c'était une tendance générale dans la Jeune Garde Socialiste que de revenir à certaines

conceptions anarchistes; il ne s'agit pas de romantisme au niveau d'un individu.

J'ai eu l'occasion de faire une recherche au sujet des Congrès de la Jeune Garde Socialiste de cette période et des rapports que de Man y a présentés et qui sont très peu connus. Je me réfère à ce sujet au journal - La Jeunesse socialiste -, l'organe des Jeunes Gardes en 1903, et qui présente le compte rendu du Congrès de mai 1903 où de Man présente le rapport auquel M. Brélaz fait allusion. On voit au résultat du vote que la tendance représentée par de Man est assez forte; sa motion hervéiste est battue par 15 voix contre 17 et deux abstentions, et ce n'est que de justesse que l'ordre du jour majoritaire, qui est celui de Léon Troclet, ordre du jour classique dans la ligne de la Deuxième Internationale, l'emporte.

Ce qui est intéressant de noter à propos de ce Congrès de 1903, c'est que de Man qui n'est pas encore marxiste, répond aux positions de Wilhelm Liebknecht, Kautsky, Bernstein et Vollmar. De Man, pas encore marxiste, pas encore kautskyste, se livre sur la question de la guerre à une critique extrêmement violente de ceux qui admettent que le socialisme peut porter les armes contre l'étranger lorsque son pays est envahi. Il s'agit d'un article de Kautsky publié dans la Neue Zeit en 1900, qui défend la politique de défense nationale, en cas d'attaque de l'Allemagne par le tsar et l'armée russe. La critique d'Henri de Man reflète donc un internationalisme tout à fait intransigeant, que j'hésiterais à qualifier, comme le rapport le fait, d'hervéisme. Il est vrai que de Man utilisait l'expression, mais Hervé était un contemporain et la source commune doit plutôt être cherchée chez Domela Nieuwenhuis qui avait, au troisième Congrès de la Deuxième Internationale, à savoir le Congrès de Zurich, présenté une motion, battue par Plekhanov, pour la grève générale et la grève des armées en cas de guerre. Ce n'est que par la suite qu'Hervé s'en inspirera.



Il y a une remarque intéressante de M. Brélaz à propos du Cathéchisme du soldat belge, à la page 4 de son rapport. M. Brélaz a raison de corriger M. Peter Dodge et Mme Claeys van Haegendoren qui indiquaient 1903 comme date de publication. En effet, le Cathéchisme du soldat belge, auquel de Man fait allusion dans son rapport des Jeunesses au Congrès de Stuttgart en 1907, est un texte en voie de publication à ce moment-là. J'ai eu l'occasion de consulter non pas le texte français auquel M. Brélaz s'est référé, mais le texte flamand, ce qui est une preuve supplémentaire que c'est bien de ce texte qu'il s'agit, puisque de Man annonçait la publication imminente de cette brochure en 1907 au Congrès de Stuttgart dans les deux langues nationales de la Belgique. Le Catéchisme du soldat belge fait d'ailleurs allusion aux événements entre la Suède et la Norvège en 1904 ce qui exclut sa publication en 1903. Sur l'interprétation de cette brochure, je ne serai pas aussi catégorique que M. Brélaz, en disant que la position d'Henri de Man avait plus d'affinités avec la S.F.I.O., avec Vaillant et Jaurès, qu'avec la social-démocratie allemande. Je ne le crois pas; en me livrant à l'examen de cette brochure, j'ai retrouvé toute une série d'expressions qui sont en fait celles utilisées par la social-démocratie internationale, c'est-à-dire par le Congrès de Stuttgart lui-même, ce qui me permet d'avancer l'hypothèse que, fort probablement, cette brochure a été publiée après le Congrès de Stuttgart, et que peut-être à la lumière des décisions et de la motion présentée par Bebel, et amendée par Martov, Lénine et Rosa Luxemburg, les épreuves ont été corrigées, pour tenir compte de la totalité des décisions de Stuttgart.

L'hypothèse selon laquelle il est fait état de la grève générale dans le cadre de cette brochure, ne signifie pas, à mon avis, qu'il s'agit d'une position jaurésienne. Bien sûr, Jaurès était partisan de la grève générale, mais le congrès, unanime, a mis dans le texte de la résolution cette proposition de Jaurès, comme un moyen parmi d'autres. La liste des moyens à utiliser contre la guerre, est purement exemplative dans la résolution du Congrès. La brochure, le Caté-

chisme du soldat belge, reprend ses expressions.

De plus, ce qui est également très intéressant, c'est que la brochure, du moins l'édition flamande que j'ai eue sous la main, dit que si cette guerre éclatait néanmoins, alors cette révolution pourrait devenir réalité. C'est là, en plus ramassé, la formule même du fameux amendement de Rosa Luxemburg, Martov et Lénine, présenté et adopté dans le cadre de la résolution du congrès de Stuttgart.

Quelques remarques pour terminer. Page 7 du rapport : Henri de Man ne reprend pas, c'est exact, la motivation de la guerre juste. Cela, de Man le rejette. Mais il le rejette avec des arguments différents, qui aboutissent au même résultat. Je ne peux pas me déclarer d'accord avec la phrase du rapport disant que de Man devait admettre que l'alliance avec le tsarisme ruinait la thèse des socialistes de l'Entente selon laquelle il s'agissait d'une guerre opposant les démocraties aux autocraties. Au contraire, dans la brochure La leçon de la guerre, publiée en 1919, de Man défend mollement, parce qu'il s'agit d'une rationalisation de ses choix, l'idée que l'un des camps regroupait la démocratie et que la démocratie était tout de même l'enjeu le plus important de la guerre.

Pages 19 et 20, il est fait allusion à la nécessité du front commun de la classe ouvrière, qui ne peut être réalisé que par un autre socialisme et un autre communisme. En fait, cette citation de L'Idée socialiste n'a pas tellement trait au problème de la paix et de la guerre. Elle a plutôt trait - et c'est pourquoi je trouve qu'elle n'aurait pas dû avoir sa place dans ce rapport - à la polémique entre Henri de Man et Otto Bauer, le dirigeant de la social-démocratie autrichienne, qui s'était rapproché du communisme, et qui défendait l'idée d'un front commun dans le style du front populaire, entre socialistes et communistes. C'est dans le cadre de sa polémique avec Bauer, que de Man se dit d'accord sur le principe avec Bauer, en ajoutant qu'il faut d'abord que le communisme se modifie profondément, et que, de notre côté, nous modifions profondément le socialisme.

Je regrette, personnellement, que dans le cadre de ce rapport on se soit trop tenu à l'aspect purement idéologique des choses. Je trouve dommage qu'il n'y ait pas de développements à propos des positions d'Henri de Man face aux théories de Léopold III à propos de la neutralité, développées à partir de 1936.

Enfin, j'ai été choqué par l'expression "défaitisme révolutionnaire", utilisée à la page 27, à propos de la position d'Henri de Man en 1940. J'ai été choqué parce que si, à mon avis, on peut parler de défaitisme très certainement à propos de la position d'Henri de Man en 1940, on ne peut sûrement pas parler à ce sujet de défaitisme révolutionnaire, même avec des guillemets.

Je voudrais, puisque le Colloque touche à sa fin et que c'est vraisemblablement la dernière fois que j'interviens, vous dire combien, en tant que marxiste et en tant qu'adversaire des conceptions dema-niennes, j'ai participé avec joie à votre travail, aux travaux de ce colloque. Comme je l'ai dit dans mon intervention d'hier, j'ai participé à ce Colloque parce que, si une chose me révolte avant tout, ce sont les tabous et les ostracismes vis-à-vis des différentes formes de pensée. Cela correspond à ma conception de la démocratie ouvrière, à une conception qui est celle, je crois, du marxisme le plus orthodoxe, celui de Rosa Luxemburg.

En terminant, je voudrais vous dire que vous avez tenu une gageure. J'ai suffisamment d'expérience, en tant qu'ancien Genevois, des colloques et des congrès internationaux à Genève, pour savoir combien il est difficile, surtout quand il faut beau en juin, de garder tous les gens dans une salle, alors que Genève-Plage est très accueillante, le Salève, prêt à accueillir les promeneurs. Je me suis placé hier dans la même position que Mme Grawitz avant-hier, hors du cercle intérieur, dans la position de l'observateur extérieur. J'ai remarqué combien vous avez tenu vos gens passionnément dans votre salle de réunion, et combien rares étaient les participants qui s'absentaient pendant les interventions et les discussions.

Je crois que ceci témoigne du fait qu'au niveau des participants, pour reprendre une formule demanienne, chacun avait, de quelque horizon qu'il vienne, des mobiles extrêmement solides et élevés à participer à ce Colloque.

(Applaudissements)

Georges LEFRANC. - Puis-je signaler deux thèmes de recherches à nos jeunes collègues ? L'un n'a aucun lien avec les rapports de MM. Brélaz et Ivo Rens. Il m'a été suggéré par une réflexion incidente tout à l'heure. Entre 1930 et 1932 n'y a-t-il pas eu un mouvement pour porter Henri de Man d'abord à la tête d'une Ecole ouvrière qui se serait créée en marge du B.I.T., et ensuite pour le placer comme successeur éventuel d'Albert Thomas, disparu prématurément en 1932 ? Je fais allusion à des conversations que j'ai eues avec Jouhaux puis avec Camille Pône chef de cabinet de Butler.

Ma deuxième intervention porte sur l'évolution de la pensée d'Henri de Man. Cette pensée est en évolution constante. La période de 1942-44 est une période sur laquelle nous ne savons pas grand'chose. Mais elle est très importante : de Man, qui reste pacifiste, s'écarte de plus en plus de Déat, qui ne l'est plus.

Je voudrais signaler, pour les chercheurs, que pendant cette période, Henri de Man est venu deux fois à Paris, où il a donné deux conférences. La première eut lieu le dernier vendredi d'avril 1942 au Cercle européen et s'intitulait "La Belgique dans l'Europe de demain". On m'avait demandé d'en faire le compte rendu. Il était peut-être trop demanien; il n'a pas paru. En revanche, il a paru un compte rendu dans l'hebdomadaire de Charles Spinasse Le Rouge et le Bleu qui devait être interdit par les Allemands quelques jours plus tard.

La deuxième conférence eut lieu le 20 novembre 1942 au Théâtre des Ambassadeurs et avait pour titre "Au delà du nationalisme". J'ai encore les notes que j'ai prises ce jour-là et je les tiens à leur disposition.

Franz GROSSE .- Je vais de nouveau jouer un peu le rôle de l'enfant terrible. J'oublie très souvent que nous avons ici un Colloque d'histoire et je me demande toujours si l'histoire ne peut pas donner une orientation pour notre temps. Je crois que ce serait aussi l'opinion d'Henri de Man. Nous parlons de pacifisme et d'internationalisme chez de Man. Mais que dirait et que ferait de Man devant la situation qui est la nôtre aujourd'hui ? Y-a-t-il des idées d'Henri de Man applicables à la situation actuelle ?

Aujourd'hui, nous avons de grands blocs. Je crois que de Man serait d'accord de dire que la paix est bien mieux garantie par la bombe atomique que par des idées. Une chose est importante : la formation supranationale en Europe aujourd'hui. Il y a aussi, naturellement, une organisation supranationale à l'Est. Je ne sais si de Man a exercé une influence dans ce domaine. J'ai eu souvent l'occasion de parler avec Monnet, dans le cadre de la création du plan Schuman. Je ne l'ai jamais entendu parler d'Henri de Man. Il l'a pourtant certainement connu. A mon avis, il n'y a plus aucune possibilité de guerre entre la France et l'Allemagne. C'est fini, et c'est vraiment très important. Je crois que de Man le constaterait avec beaucoup de satisfaction.

On parle d'équivalent de la guerre. Qu'est-ce que cela peut être aujourd'hui ? Aujourd'hui, dans les différents pays, il y a bien quelques pacifistes, mais il n'y a pas vraiment d'action internationale socialiste. A Londres, il y a quelques mois, Kreisky a parlé de la situation et dit que ce n'était pas la peine de reconstruire une Internationale à l'image du passé. Bref, je ne vois pas d'idée internationaliste ou pacifiste dans les différents partis. Nous avons mainte-

nant un ordre international différent dominé par les grands blocs.

A l'Est, par exemple, le bloc communiste est toujours prêt à défendre le statu quo, au besoin par les armes et même avec la bombe atomique. A l'Ouest, la situation est un peu différente. Nous avons, nous aussi, une organisation supranationale, malheureusement pas très forte, ni très stable, une organisation en train de se former avec beaucoup de difficultés. Et en principe on est prêt aussi à se défendre. Sous cet aspect, les militants socialistes sont obligés de soutenir cette nouvelle organisation et de participer à la défense. Dans ce sens je ne vois pas comment on peut appliquer les idées d'Henri de Man à la situation actuelle.

Gust de MUYNCK. - Je crois qu'il est inexact de parler d'organisations supranationales. J'ai été, pendant quelques années, fonctionnaire auprès d'une de ces organisations. Ce sont des organisations à façade supranationale. Dans toutes les conférences auxquelles j'ai assisté ou que j'ai présidées pour les affaires sociales de la Communauté économique européenne, les délégués ont toujours parlé au nom des entités nationales et défendu des positions nationales. Il n'a jamais été question de supranationalité. Je crois que cette fois-ci, à cause de l'adhésion de l'Angleterre, les chances d'avoir une Europe gouvernée par un pouvoir supranational ont diminué plutôt qu'augmenté.

Herman DUBOIS. - Je pense que la dynamique des groupes peut nous aider à cerner de plus près le problème du pacifisme et de l'internationalisme. Pour les spécialistes de la dynamique des groupes il y a deux manières de se concerter. La première est distributive, c'est-à-dire que les intérêts se heurtent de front. La deuxième postule l'intégration, c'est-à-dire qu'elle retarde la réalisation pratique pour d'abord cerner le problème et lui chercher des solutions; elle offre également plus de garanties quant au but poursuivi.

Madeline GRAWITZ. - Juste un mot pour répondre à M. Dubois. Dans certaines organisations internationales, il est prévu qu'on ne vote pas, sinon pour obtenir un vote unanime; il y a donc une espèce de concertation permanente avant d'arriver à une conciliation. C'est une manière qui innove sur le plan de l'abandon de la souveraineté.

Michel BRELAZ. - Je remercie M. Desolre pour ses remarques et ses critiques souvent pertinentes, ainsi que pour les intéressants compléments d'information qu'il a apportés à mon rapport. Ses observations appellent un certain nombre de commentaires.

Tout d'abord, je crois qu'il n'a pas bien compris la citation de Marcel Merle qui dit que "ni l'histoire, ni l'interprétation du vocabulaire ne peuvent beaucoup aider à la compréhension" du pacifisme et de l'internationalisme. Il s'agit bien de l'histoire et de l'interprétation du vocabulaire, et non pas de l'histoire des hommes dont personne ne nie l'importance pour la compréhension du sujet.

J'ai écrit que l'approche de Marcel Merle n'était pas normative. M. Desolre le conteste. Là aussi, je pense que la lecture est responsable de cette divergence. Marcel Merle a effectivement préféré une étude descriptive de son sujet à une étude normative. C'est lui qui l'affirme, non pas moi. D'ailleurs le point est tout à fait secondaire en ce qui concerne mon rapport.

La troisième remarque, qui vise encore mon introduction et la typologie de Marcel Merle, est plus importante. Je ne crois pas qu'en distinguant divers types de paix d'après leur caractère dominant, il nie la complexité de toute paix réelle. Sans doute les exemples que j'ai employés pour illustrer cette typologie sont-ils trop schématiques. J'accorde volontiers à M. Desolre que la paix est un phénomène global qui ne se laisse pas aisément disséquer.

En ce qui concerne l'anarchisme que de Man embrasse au début de sa vie militante, M. Desolre estime que la raison ne doit pas en être cherchée dans l'atmosphère particulière de sa famille, mais, au contraire, dans la réaction d'Henri de Man contre ce microcosme libéral. J'accepte cette explication, mais je me demande s'il faut pour autant rejeter entièrement celle que donne de Man lui-même dans ses Mémoires. Une lecture attentive de ces derniers devrait permettre, à mon avis, de distinguer dans l'influence familiale sur la conversation du jeune homme à l'anarchisme un aspect négatif et un aspect positif.

A l'explication du "romantisme anarchiste" qui aurait motivé de Man à ses débuts, M. Desolre préfère celle de la tendance générale qui animait à ce moment-là les jeunesses ouvrières exacerbées par l'échec de la grève en faveur du suffrage universel en 1902. C'est une précision importante dont je prends acte sans admettre toutefois que l'expression critiquée - qu'on trouve d'ailleurs, sauf erreur, dans l'ouvrage de Mme Claeys van Haegendoren - soit incompatible avec l'existence d'un mouvement gauchiste général.

Je prends note avec beaucoup d'intérêt des remarques de M. Desolre au sujet de la motion présentée par de Man au congrès des Jeunes Gardes Socialistes en 1903. Il y voit l'influence de Nieuwenhuis, commune à de Man et à Hervé, ce qui confirme le parallélisme de leurs pensées à ce moment-là.

J'ai dit que, au Congrès de Stuttgart, la position d'Henri de Man était plus proche de la tendance de la S.F.I.O. représentée par la résolution Vaillant-Jaurès, que de la tendance de la social-démocratie allemande. M. Desolre ne le croit pas et pense que de Man s'inspirait en fait de la résolution adoptée par le congrès telle qu'elle avait été amendée par Luxemburg, Lénine et Martov. Je me range à son avis, en lui faisant toutefois observer que le Catéchisme du soldat belge mentionne la grève générale comme le moyen le plus puis-



sant d'empêcher la guerre, ce qui était aussi la position de la résolution française, alors que la résolution adoptée à Stuttgart, y compris l'amendement susmentionné, donnait satisfaction à la majorité allemande qui refusait de se lier les mains à l'avance par l'énoncé de moyens précis pour empêcher la guerre.

A propos du refus de la thèse de la "guerre juste" en 1914, M. Desolre trouve que les arguments d'Henri de Man ne sont pas tels que cette thèse ne finisse par triompher comme en témoigne sa brochure La Leçon de la guerre. J'ai écrit notamment que de Man devait admettre que l'alliance des démocraties avec le tsarisme ruinait la thèse socialiste de la guerre des démocraties contre les autocraties. M. Desolre nie cela. Je voudrais lui faire observer que ce que de Man admettait, en l'occurrence, n'était pas une idée de son crû, mais une thèse défendue par les Zimmerwaldiens sur lesquels le renseignait son amie Henriette Roland Holst. De Man dit dans ses Mémoires qu'il fut ébranlé par certains des arguments zimmerwaldiens. Pourquoi cela n'aurait-il pas été le cas ? Il est vrai que de Man a été tout le contraire d'un Zimmerwaldien et qu'il reprochait au mouvement son dogmatisme. Mais l'argument en question, on doit tout de même le reconnaître, avait de quoi troubler un homme sincère. M. Desolre cite à l'appui de son opinion La Leçon de la guerre. J'ai cité moi-même cette brochure et précisé les passages où de Man dit - et pas mollement du tout à l'époque - que l'on s'était battu pour la démocratie. Mais il ne faut pas oublier qu'entre le début de la guerre, Zimmerwald, le débat intérieur d'Henri de Man, etc. et le moment où de Man voit dans un "minimum de démocratie" le but de la guerre, il s'est passé au moins deux choses importantes : l'effondrement du tsarisme, qui enlevait à l'argument zimmerwaldien, dont j'ai parlé, toute sa vigueur, et le message du Président Wilson. Voilà qui me paraît justifier amplement la phrase que M. Desolre critique.

Il estime que ma citation de L'Idée socialiste relative à la condition de réalisation d'un front commun de la classe ouvrière n'a

pas sa place dans mon rapport parce qu'elle a trait à une polémique avec Otto Bauer au sujet du front populaire. Que de Man ait affirmé dans le cadre d'une polémique que l'unité du socialisme exigeait un autre communisme et un autre socialisme, cela signifie-t-il que l'idée est réductible à cette polémique, que de Man ne fait, en passant, qu'une concession à son adversaire et que, au fond, il ne pense rien de tel ? J'avoue n'avoir pas compris ainsi de Man. Quant à dire que cette citation ne concerne pas le sujet de la paix et de l'internationalisme, je m'étonne : le problème de l'unité du socialisme et du prolétariat n'était-il donc pas directement lié alors au tragique renforcement de certains facteurs belligènes à l'époque ? Ne dépendait-il de cette unité que les données des problèmes comme l'avènement du nazisme, la crise internationale, l'affaiblissement des démocraties, en soient profondément modifiées ?

Enfin, M. Desolre me reproche gentiment l'expression de "défaitisme révolutionnaire". J'avoue avoir parfois un penchant pour des termes provocateurs et des citations piquantes. Cela peut être dangereux, j'en conviens, surtout si l'on en tire des conclusions absolues. Mais en l'occurrence, c'est M. Desolre qui conclut absolument au défaitisme d'Henri de Man en 1940; quant à moi, je me suis borné à avancer une hypothèse, comme le montre, je crois, le contexte, parce que j'ai le sentiment que l'explication purement défaitiste est ici insuffisante et qu'il y avait réellement chez de Man en 1940 une volonté révolutionnaire. Je ne dis pas que M. Desolre ait tort et que j'aie raison, aussi est-ce bien pourquoi je parle d'hypothèse.

Je voudrais remercier M. Lefranc de ses deux suggestions de recherche et lui dire que j'ai déjà eu l'occasion d'entreprendre quelque chose à cet égard à la suite d'un entretien privé que nous avons eu précédemment.

M. de Muynck est intervenu pour contester le caractère supranational d'institutions telles que la Communauté européenne. La

route qui conduit du national à l'international et au supranational est longue et souvent sinueuse. Les résultats jusqu'ici sont assez décevants. De Man a-t-il fait preuve d'utopisme ? La postérité en jugera. Une chose doit être claire cependant si l'on oppose supranational à international : dans la dernière partie de son oeuvre, de Man pense évidemment à une construction supranationale, qui présuppose donc des transferts de souveraineté du niveau national à différents niveaux internationaux (régional, continental, etc.).

Je dois également une réponse à M. Grosse qui a marqué tout au long de ce Colloque une préoccupation salubre qu'il ne nous a pas été possible de satisfaire. Il aurait voulu savoir quelle peut être l'influence de la pensée d'Henri de Man sur la jeunesse d'aujourd'hui et quelle peut être aussi sa valeur opératoire. Les deux questions ne se recoupent pas. On peut affirmer sans crainte de se tromper que l'influence actuelle d'Henri de Man est minime, pour des raisons qui ont été amplement évoquées ici. Mais si l'on passe au plan de la signification actuelle, de la valeur opératoire de cette pensée, alors je crois que la discussion peut commencer et que ce Colloque l'a, en somme, ouverte. Si des chercheurs s'intéressent à de Man, et c'est mon cas, je pense que ce n'est pas simplement par un intérêt purement historique mais parce qu'ils trouvent dans son oeuvre quelque chose qu'il convient de dégager, de mieux comprendre et de diffuser, tout en laissant à chacun le choix de son appréciation. De cette actualité je voudrais, pour finir, donner un exemple.

Le socialisme éthique d'Henri de Man, dominé à la fin de sa vie par des préoccupations pacifistes et mondialistes primordiales, me paraît être une doctrine plus pertinente, plus évidemment pertinente, aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle. J'ai dit, dans une précédente intervention, que de Man s'était trompé quant à l'avenir du marxisme. Il en a probablement sous-estimé les capacités d'adaptation, comme Marx avait sous-estimé les capacités d'adaptation du capitalisme. Mais il est un point essentiel de la doctrine marxiste, qu'il s'agisse de

la pensée de Marx, de celle de Kautsky ou des marxistes actuels, où de Man a décelé une faille redoutable : c'est que Marx et les marxistes ont toujours subordonné la réalisation du socialisme au vieux mythe de la société d'abondance et fait confiance au capitalisme pour leur en fournir la base matérielle. Or, depuis une dizaine d'années, nous commençons à nous rendre compte que nous ne nous dirigeons plus vers une société d'abondance, mais vers une société de pénurie et de rationnement, sans même parler de la misère des deux tiers de la planète. Face à ce renversement historique majeur, je crois que le démocrisme offre des perspectives et des possibilités de réflexion constituant une authentique réplique au marxisme et à d'autres conceptions de la société.

Georges LEFRANC. - Je trouve dans les notes que j'ai prises sur la conférence du 20 novembre 1942, ces phrases d'Henri de Man, qui me paraissent justifier la position de M. Brélaz plutôt que celle de M. Desolre : "La fonction révolutionnaire de cette guerre est de balayer les institutions vétustes. Cette question se posait avant la guerre; elle se poserait sans la guerre; elle se posera quelle que soit l'issue de la guerre. Et elle se pose surtout dans les pays hors de course comme le nôtre et comme le vôtre". Ce "défaitisme révolutionnaire" me paraît au fond plus trotskyste que léniste.

(Sourires)

Guy DESOLRE. - Une brève intervention à propos de la société d'abondance. M. van Peski me fait remarquer que personne n'a fait allusion à la conclusion de son rapport. Au mois de décembre, M. Mansholt a donné une conférence à l'Université de Bruxelles et à cette occasion j'ai retrouvé dans Le Capital certains passages (Voir Livre III, tome 1, page 271 et Livre I, tome 2, pp. 180-182) montrant que Marx prévoit avec un prophétisme extraordinaire la nécessité de sup-

primer ou de diminuer de manière radicale des productions nuisibles. On ne parlait pas encore de nuisances, mais je puis vous assurer qu'on trouve parfois chez Marx des choses extraordinaires sur les problèmes de la société d'aujourd'hui.

Franz GROSSE. - Je vois aussi un nouveau marxisme - je le dis dans mon rapport - dont on parle beaucoup chez les jeunes. Et j'ai dit qu'il était nécessaire de fournir de nouveaux points d'orientation à ces jeunes. C'est pourquoi je me demande s'il est possible, dans l'oeuvre d'Henri de Man, de trouver de tels points d'orientation, que l'on pourrait indiquer aux jeunes.

J'ai toujours été un homme actif sur le plan politique et syndical et j'ai été associé à beaucoup de conférences. Je me pose toujours la question de leur résultat pratique. Il serait nécessaire de faire une sorte d'anthologie de l'oeuvre d'Henri de Man, pour faire ressortir les réflexions et les points de vue qui sont des indications pour notre temps. C'est cela qui m'intéresse. C'est pourquoi je dis qu'on ne peut pas se contenter d'un Colloque seulement historique. Il faut mettre en valeur ce qui est essentiel pour notre temps.

Gust de MUYNCK. - Je dois rendre justice à mon ami Grosse. De Man a parlé de la nécessité des transferts d'autorité et on a parlé des communautés européennes. Maintenant, je me rappelle un fait auquel Grosse a contribué. Il s'agissait de la désignation de M. Finet, délégué de la Confédération internationale des syndicats libres, comme membre de la Haute Autorité de la Communauté du Charbon et de l'Acier. C'était là certainement un fait supranational. Mais les gouvernements respectifs se sont bien gardés de renouveler l'expérience.

Ivo RENS. - Je remercie M. Jean-Jacques Chevallier des paroles aimables qu'il a eues pour mon rapport. Je suis un peu inquiet de n'avoir pas essuyé en contrepartie la critique vigilante de notre ami Desolre; j'y vois la marque de son exquise courtoisie. En tout cas je lui sais gré de ce qu'il a dit du Colloque, de la façon dont nous avons essayé de l'organiser et de le réaliser.

A ce propos, qu'il me soit permis de vous rapporter une anecdote. Il y a quelques semaines, la Faculté de droit de l'Université de Genève recevait une haute personnalité belge, éminent juriste et ancien ministre, qui avait appris que j'organisais ce Colloque sur l'oeuvre d'Henri de Man. Lorsque nous nous rencontrâmes, il me déclara aussitôt : "Mon pauvre ami, vous allez vous faire fusiller !" Je lui ai demandé pourquoi. Après m'avoir évidemment rappelé l'attitude d'Henri de Man en 1940, il s'est adressé aux autres personnes présentes en leur disant : "En réalité, Henri de Man est le seul penseur socialiste que la Belgique ait produit !" Je lui ai fait observer que par cette affirmation, sans doute excessive, il venait précisément de justifier ce Colloque. Il n'a pas été jusqu'à me le concéder, mais il m'a néanmoins demandé de lui faire parvenir tous nos documents préliminaires !

Eh bien, je crois que ce Colloque aura au moins eu pour résultat de briser une conspiration du silence et que, d'un point de vue strictement universitaire, nous pouvons tous nous en féliciter et nous en réjouir. Certes, la discussion ne s'est pas toujours engagée immédiatement au bon niveau, mais en revanche, elle ne s'est jamais égarée dans des questions secondaires.

Notre débat sur le dépassement du marxisme s'est tout d'abord quelque peu ressenti de la conception sans doute trop théorique ou doctrinale que je m'en étais faite a priori. Toutefois, après certains flottements, notre dynamique de groupe nous a permis de trouver un langage commun et d'aboutir à des échanges de vues positifs et ins-

tructifs sur les rapports entre le marxisme et l'œuvre d'Henri de Man. Je pense en particulier à notre échange de vues sur l'impératif et l'indicatif, qui nous a amenés à mettre le doigt sur l'une des divergences fondamentales entre ces deux pensées qui, en réalité, oppose l'une à l'autre deux traditions socialistes et même deux traditions philosophiques. M. Desolre a reconnu que, pour les marxistes il était possible, dans certaines conditions que je ne reprendrai pas ici, de justifier l'impératif par l'indicatif, donc de passer du fait au droit. Or tel n'est pas le cas pour Henri de Man, pour la logique classique, pour plusieurs penseurs socialistes et notamment pour un vieux théoricien socialiste oublié du siècle dernier auquel je me suis particulièrement intéressé : vers 1840, en effet, Colins critiquait l'économie politique de son temps, et aussi les socialismes utopiques de son temps, au nom de la raison et de la logique en les accusant précisément de passer constamment du fait au droit, donc de justifier le droit par le fait, ce qu'il tenait pour inacceptable. Il y a sur ce point-là, me semble-t-il, un clivage décisif entre deux familles spirituelles qui l'une et l'autre ont leurs représentants dans le mouvement socialiste. Si même il n'avait mis en lumière que cette conclusion, notre premier débat n'aurait pas été vain.

Mon propos n'est pas de tenter ici de résumer nos travaux. Les débats auxquels nous nous sommes livrés sur les mobiles du socialismes et la psychologie sociale, sur le planisme, sur la culture et la philosophie de l'histoire et sur le pacifisme et l'internationalisme - encore que ce dernier thème ait quelque peu souffert de se trouver en fin de liste - nous ont permis de compléter et d'approfondir notre connaissance de l'œuvre d'Henri de Man, et se sont tous révélés fructueux.

L'un des moments les plus intenses de ces journées c'est celui que nous avons vécu un peu en marge du Colloque proprement dit, hier soir, lorsque nous avons procédé à l'enregistrement des témoignages. Nous avons été frappés - particulièrement ceux d'entre nous

qui étions trop jeunes avant ou pendant la guerre pour prendre une part active aux événements - par la sincérité bouleversante des témoignages recueillis. Du fond du coeur j'en remercie les auteurs.

C'est avant tout aux rapporteurs qui se sont donné la peine d'écrire les documents préliminaires en temps voulu et d'animer nos séances que vont ma reconnaissance et celle de la Faculté de droit. Mais il me faut manifester aussi notre gratitude à tous les participants pour leur extrême coopération et leur indulgence envers celui qui s'est lui-même attribué la présidence. Sachez cependant que j'en garde quelque frustration car, m'étant imposé d'intervenir le moins possible sur le fond, je souffre à présent d'un certain nombre d'"interventions rentrées" !

Je tiens à remercier également ceux et celles qui ont assumé le secrétariat de notre réunion ou qui, à la Faculté de droit, ont travaillé à sa préparation et à sa bonne marche. Enfin, je dois remercier tout particulièrement M. Brélaz parce que sans lui ce Colloque n'aurait probablement pas pu avoir lieu.

Je voudrais vous lire pour terminer un court passage d'Henri de Man qui me paraît approprié à la circonstance. Il s'agit des dernières lignes de Jacques Coeur :

"A la cathédrale de Bourges - écrit Henri de Man - au milieu de cette splendide façade occidentale que Jacques Coeur a dû voir achever, il y a un jugement dernier. Selon l'usage du temps, le sculpteur a mis, du côté des damnés, des représentants de toutes les catégories sociales, y compris un riche marchand, un prince, un évêque. Quant à savoir de quel côté se trouvera Jacques Coeur, "son lieu ne cognoistrai jamais".

Par contre, il doit y avoir, dans l'"enfer où damnez sont bouillus" - poursuit de Man - un endroit pour les historiens qui se



laissent pousser, par leurs sympathies ou leurs aversions, à en dire plus long qu'ils n'en savent."

Eh bien, s'il m'est permis de donner mon sentiment sur notre Colloque à la lumière de cette citation, j'oserai affirmer qu'il ne nous vaudra pas l'enfer - j'espère ne pas trop empiéter sur vos attributions M. le pasteur van Peski ! - parce que tous, autant que nous sommes, me semble-t-il, nous n'en avons jamais dit plus que nous n'en savions.

(Applaudissements)

La clôture de la séance et du Colloque intervient autour de 18 heures.

Annexe I

Communication

LA NOTION DE JOIE AU TRAVAIL CHEZ HENRI DE MAN  
ET DANS LA TRADITION SOCIALISTE

par

Emile LEHOUCK

Professeur à l'Université de  
Toronto (Canada)

Dans un passage de sa grande mise en question de la civilisation industrielle à la lumière de la psychanalyse et du marxisme, Eros et Civilisation, Herbert Marcuse note très justement l'indifférence de la pensée occidentale pour le problème de la joie au travail :

"The idea of libidinal work relations in a developed industrial society finds little support in the tradition of thought and where such support is forthcoming it seems of a dangerous nature."(1).

Ce manque d'intérêt est une des conséquences de l'attitude ambivalente que notre civilisation a adoptée depuis des siècles à l'égard du travail. D'une part, elle a exalté l'effort prométhéen de l'homme blanc, sa maîtrise progressive de la nature, d'autre part, elle a volontiers présenté le labeur quotidien comme une fâcheuse nécessité ou même une malédiction, que la Bible a consacrée dans la célèbre formule : "Tu travailleras à la sueur de ton front" ! Aussi est-elle apparue comme une dialectique du maître et de l'esclave. L'exploitation de la planète a été confiée à un sous-prolétariat qui a connu au cours de l'histoire des fortunes diverses, mais toujours peu enviables : l'esclave antique ne possédait même pas son propre corps ; le serf médiéval était considéré comme une sorte de plante attachée au sol. Quant aux paysans du Grand Siècle, La Bruyère les décrit comme "des animaux farouches ... noirs, livides et tout brûlés de soleil", affamés, bien qu'ils produisent toute la richesse agricole. La Révolution industrielle donne le rôle d'esclaves aux ouvriers des villes. L'incroyable misère que provoque cet état de choses déclenche une prise de conscience à l'origine de la pensée socialiste. Celle-ci s'accompagne d'une nou-

---

(1) H. Marcuse, Eros and Civilization, New York, 1962, p. 198.

velle conception du travail. A la malédiction traditionnelle commence à s'opposer le dogme de son éminente dignité. Plusieurs facteurs ont joué un rôle dans ce renversement idéologique. Le socialisme qui s'élabore ne considère plus la classe laborieuse comme une masse d'individus sacrifiés, mais au contraire comme le rempart de la société, ayant droit à tous ses égards. Le développement du machinisme éveille l'espoir que, dans un avenir rapproché, les tâches les plus désagréables et les plus pénibles ne seront plus imposées à des hommes, mais confiées à des machines. Enfin, la Révolution française consacre la victoire politique de la bourgeoisie et répand sa morale qui exalte volontiers l'effort quotidien, alors que l'aristocratie avait toujours mis un point d'honneur à "ne pas se salir les mains".

Quoi qu'il en soit, la réhabilitation du travail apparaît dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et devient générale au XIX<sup>e</sup>. L'Encyclopédie marque à ce sujet une sorte de tournant. En dépit de sa brièveté (qui montre que le problème ne hante pas encore les intellectuels de l'époque), son article "Travail" trahit l'embarras des Lumières devant le choix qui s'offre à eux entre la tradition aristocratique et la morale bourgeoise (2). Ces hésitations disparaissent au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Saint-Simon veut établir comme premier précepte de sa société idéale la maxime "L'homme doit travailler" et envisage même de supprimer l'oisiveté par la contrainte (3).

Proudhon, dans De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, condamne la malédiction biblique du travail. Quant à Marx, il opère un renversement radical dans la hiérarchie traditionnelle

---

(2) Voici la définition des Encyclopédistes : "occupation journalière à laquelle l'homme est condamné par son besoin et à laquelle il doit en même temps sa santé, sa subsistance, sa sérénité, son bon sens et sa vertu peut-être. La mythologie qui le considérerait comme un mal, l'a fait naître de l'Erebe et de la Nuit."

(3) Voir à ce sujet : J. Dautry, "La notion de travail chez Saint-Simon et Fourier", Journal de psychologie normale et pathologique, No 1, janv.-mars 1955, pp. 59-76.

des classes sociales : il invite les prolétaires à prendre le pouvoir et à imposer leur dictature.

Le travail devient ainsi la base d'une nouvelle morale, mais on ne s'interroge pas tellement sur sa nature désagréable. On se propose d'alléger le fardeau des travailleurs (journées plus courtes, utilisation des machines, nécessité de l'hygiène et d'un cadre agréable), mais l'opinion prévaut que l'homme est condamné, pour que la société progresse, à consacrer une grande partie de sa vie à des activités ennuyeuses, pénibles ou, dans le meilleur des cas, neutres. L'idée de transformer ces longues périodes de labeur en une source d'épanouissement et de plaisir effleure parfois certains penseurs, mais ils répugnent à l'élaborer, de peur de verser dans l'utopie. Autrement dit, la valeur du travail est surtout négative : il "éloigne des maux" (4), mais n'apporte pas vraiment de bien. Seul Fourier, au début du XIXe siècle, a eu l'audace de le définir comme un plaisir possible.

Subissant en partie l'influence de la nouvelle éthique bourgeoise de son époque, Fourier se garde cependant d'en être dupe, car il perçoit les dangers d'un éloge sans nuances du labeur quotidien. Aussi dénonce-t-il deux scandales qui enlèvent toute valeur aux jérémiades sur les méfaits de l'oisiveté : le chômage, contradiction flagrante d'un système qui ne donne pas aux individus les moyens de réaliser l'idéal qu'il préconise, et le salariat qui, pour l'immense majorité, fait de l'activité rémunérée une pénible obligation pour ne pas mourir de faim.

---

(4) Souvenons-nous de la conclusion du Candide de Voltaire, qui représente assez bien la morale bourgeoise de la période pré- et post-révolutionnaire : "Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin" (Voltaire, Candide ou l'optimisme, éd. Ch. Thacker, Genève, Droz, 1968, p. 233).

Il proclame le "droit au travail", revendication révolutionnaire à son époque (5) et le "droit au minimum", disposition grâce à laquelle, dans son phalanstère, chacun aura la possibilité de manger, même en ne faisant rien. Car une activité, pour être attrayante, doit d'abord être librement choisie.

L'organisation sériale permet d'intégrer le travail dans le schéma global de la satisfaction des passions, qui forme l'essentiel du credo fouriériste. Une division des tâches très poussée, les changements fréquents de série garantiront la liberté de choisir et empêcheront toute monotonie briseuse d'enthousiasme. En flattant les passions, Fourier espère obtenir ce que la civilisation industrielle obtiendra par une lutte constante contre les pertes de temps et une mécanisation très poussée : l'abondance. Abondance essentiellement agricole dans le cas du phalanstère, car son inventeur se méfie de l'industrie qui, selon lui, offre peu de tâches agréables et détruit le paysage, en empestant l'atmosphère. Avec un bon sens propre à faire rêver les écologistes d'aujourd'hui, il recommande l'élaboration de produits manufacturés de haute qualité, et donc durables, pour éviter la multiplication des travaux pénibles et pour réduire ce qu'on n'appelait pas encore la pollution. Dans un tel système, des emplois nécessaires ne risqueraient-ils pas de demeurer vacants ? Fourier compte sur le dynamisme de la libération des passions pour régler ce problème. Il est persuadé que tous les goûts sont dans la nature, même les plus bizarres; il suffit de leur donner l'occasion de se manifester. Il invente aussi toutes sortes de "contrepois" pour compenser le manque d'attraction de certaines activités : les fonctions les moins plaisantes seront mieux rétribuées; elles seront compensées

---

(5) D'après Albert Mathiez, les ouvriers de la fin du XVIIIe siècle croyaient encore que les capitalistes leur donnaient du travail par philanthropie (voir article cité de Jean Dautry, p. 60).

par de grands honneurs, comme dans le cas des petites hordes. Les rivalités personnelles seront savamment entretenues pour créer l'émulation. L'optimisme du système, une conception spinoziste de la liberté permettent d'éviter le problème du "droit à la paresse". Les phalanstériens pourraient théoriquement ne rien faire, mais, en fait, ils n'échapperont pas à la fascination du travail attrayant.

Fourier contribuait ainsi à la réhabilitation du travail, générale au début du XIXe siècle; cependant, par les aspects ludiques de sa théorie, il sortait résolument des cadres de la pensée bourgeoise et s'écartait même des traditions de la civilisation occidentale. Vouloir transformer le labeur quotidien si longtemps maudit en une source de jouissances, c'était nier les vieux mythes du péché et de la fatalité, c'était presque "se moquer du monde". Aussi l'idée phalanstérienne du travail attrayant est-elle restée longtemps lettre morte et il a fallu attendre la crise aiguë de civilisation qui caractérise notre époque pour la redécouvrir et l'admettre même parfois comme une hypothèse acceptable.

Après Fourier, la réflexion sur la nature du travail s'estompe tandis que le combat socialiste devient plus politique. Le prolétariat s'organise autour de certains thèmes : le suffrage universel, la reconnaissance des syndicats, la disparition du chômage, l'amélioration des conditions matérielles des travailleurs, en particulier de leurs salaires. La lutte contre le capitalisme est souvent violente, mais la nécessité du progrès industriel n'est plus guère discutée : la société s'installe dans le machinisme et la production à outrance. Il convient toutefois de signaler une oeuvre à contre-courant qui a trouvé aujourd'hui tout à coup une valeur prophétique : il s'agit du Droit à la Paresse de Paul Lafargue. Celui-ci réagit vigoureusement et avec humour contre la sacralisation du travail opérée par son siècle : "Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la

passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture" (7). Il montre l'ambivalence de cette réhabilitation, qui était nécessaire pour donner aux ouvriers le sens de leur dignité, mais qui entre aussi dans un code moral fort pratique pour les patrons. Ceux-ci tiennent déjà les prolétaires par la peur de la faim; si le travail devient un devoir, où s'arrêtera l'exploitation ? Et Lafargue met aussi ses contemporains en garde contre les dangers de la surproduction, avec une remarquable prescience de ce qui se passera un siècle plus tard.

Henri de Man offre cette particularité d'avoir été un des grands promoteurs du socialisme démocratique et syndical tout en resuscitant, pour la première fois peut-être depuis Fourier, le problème de la joie au travail, qu'il place au centre de ses préoccupations : "Tous les problèmes sociaux de l'histoire ne sont ... que les différents aspects du problème social éternel qui les dépasse et les résume tous en dernière analyse; comment l'être humain peut-il trouver le bonheur, non seulement par le travail, mais encore dans le travail?" (8) Il s'agit d'un véritable défi pour les socialistes : "Voilà le problème, le seul problème dont on puisse dire : Le socialisme lui-même est voué à l'échec s'il ne peut le résoudre" (9).

Cette joie au travail ne serait plus aujourd'hui que l'apanage des intellectuels, derniers héritiers des artisans d'autrefois et il faudrait d'urgence étudier les réformes nécessaires pour que les ouvriers connaissent eux aussi ce bonheur.

Assez curieusement de Man fait de sa théorie de la "joie au travail" un cheval de bataille contre le marxisme. Il n'ignore pas que "vers le milieu du XIXe siècle, il existait encore dans des usines

---

(7) P. Lafargue, Le Droit à la Paresse, le éd. 1863, début.

(8) H. de Man, Au delà du marxisme, Paris, Alcan, 1929, p. 36.

(9) Ibid., p. 37



belges du textile des piloris où l'on exposait sur l'ordre patronal les ouvriers négligents" (10), mais ce n'est pourtant pas contre le capitalisme qu'il dirige ses attaques. Selon lui, le marxisme aurait choisi de perpétuer la misère des ouvriers pour entretenir leur ardeur révolutionnaire au lieu d'essayer d'améliorer leur situation dans l'immédiat (11). Il serait aussi trop enclin à ne considérer les problèmes sociaux que sous l'angle économique : de Man oppose à ce point de vue sa propre analyse des "mobiles du socialisme". Il considère que les conflits du travail relèvent moins de la politique ou de l'économie que de la psychologie. Aussi, c'est par la méthode des questionnaires et des sondages, chère à cette discipline, que l'ancien marxiste a procédé dans son ouvrage La Joie au Travail. Ce livre est le fruit d'une enquête qu'il avait menée auprès de ses étudiants de l'Académie du Travail de Francfort-sur-le-Main, sorte d'université syndicale, au cours des deux années (1924-25 et 1925-26) qu'il y enseigna la psychologie de l'ouvrier d'industrie. Ces étudiants, tous d'anciens ouvriers, étaient interrogés sur leur passé professionnel et priés d'indiquer si leur travail leur avait procuré des satisfactions. L'ouvrage commence par le procès-verbal de cette enquête : l'essentiel des 78 réponses est reproduit. Puis de Man en analyse longuement les résultats, fort optimistes, puisque plus de la moitié des ouvriers interrogés se déclarent contents de leurs activités passées, surtout s'ils étaient spécialisés. Les doléances portent sur les conditions matérielles qui leur étaient offertes : nombreux sont ceux qui se plaignent de l'insuffisance des salaires, de la mauvaise hygiène des usines, de leur bruit infernal, de la malpropreté des lieux d'aisance. Ils déplorent aussi en général les méfaits du machinisme, mais là de Man les reprend dans son commentaire. Il croit

---

(10) Au delà du marxisme, p. 62

(11) Cette accusation porte sans doute la marque d'une époque, celle des lendemains de la première guerre mondiale qui a vu beaucoup de communistes adopter une sorte de "politique du pire", qui consistait à combattre les sociaux-démocrates plus violemment que la droite, attitude qui a favorisé l'accession au pouvoir des fascismes. Remarquons toutefois que la politique inverse, celle du Front Populaire en France, n'a empêché ni la victoire nazie, ni l'instauration du régime de Vichy.

avoir décelé dans leurs confessions une tendance à ce qu'il appelle "l'animisme de la machine". Les contacts, d'abord hostiles, entre celle-ci et l'ouvrier, finiraient par s'humaniser, la machine devenant pour celui qui l'utilise une sorte d'animal domestique. Ainsi un cheminot se prend parfois à appeler sa locomotive un cheval. De Man défend même le travail à la chaîne. La mécanisation ne serait jamais absolue, il resterait toujours quelque place pour l'initiative et l'imagination. Il en vient même à "se demander si le service de la machine n'est pas, tout compte fait, moins monotone et moins abrutissant que le travail à la main correspondant." (12)

L'optimisme de l'auteur provient du fait qu'il est persuadé que la joie au travail n'a pas besoin d'être réinventée. L'ouvrier y tend naturellement et il suffirait d'éliminer certains obstacles créés par la mauvaise organisation des usines pour la voir s'épanouir. De Man étudie alors ce "besoin instinctif de joie au travail" qu'il décompose en une foule d'autres instincts : instincts d'activité, de jeu, de curiosité, d'importance, etc. Cette définition semble annoncer une conception hédonistique du travail à la Fourier. Il n'en est rien, ce serait même un "contresens psychologique", parce que toute activité, en même temps qu'elle "satisfait des besoins instinctifs, s'oppose à la satisfaction d'autres besoins du même ordre" (13) et que le labeur quotidien doit être avant tout perçu comme une obligation morale et un devoir social. N'y a-t-il pas antinomie entre la notion de devoir et celle de plaisir ? De Man, qui utilise volontiers le terme "joie" à la manière des mystiques, ne le croit pas, car l'harmonie sociale sera mieux assurée si la masse accepte (si possible, joyeusement) l'obligation de travailler au lieu de se la voir imposer comme un dogme. Le plaisir ne serait ici que la première éta-

---

(12) H. de Man, La Joie au Travail, Paris, 1930, p. 209.

(13) Ibid., p. 177

pe d'une prise de conscience morale. La moralité n'est développée que chez des individus d'exception. La majorité des hommes sont d'abord sensibles aux satisfactions grossières et ce n'est que par une éducation progressive qu'on peut leur inculquer "la joie la plus haute, celle du devoir accompli" (14).

Dans la troisième partie de son livre, de Man étudie les obstacles qui bloquent d'habitude la joie au travail et se livre notamment à une longue dissertation sur le machinisme, trop rapidement condamné, parce que mal compris, par les ouvriers et par de nombreux intellectuels.

Cette réconciliation entre la morale et la satisfaction instinctive ferait disparaître le "complexe d'infériorité sociale" des travailleurs, véritable cause de leur hostilité envers le capitalisme. Car il serait temps, d'après de Man, d'abandonner le concept de la lutte des classes pour mieux étudier la psychologie de l'ouvrier, qui contredit en fait les aspirations des révolutionnaires. Une série de mésaventures personnelles semblent expliquer chez l'ancien marxiste la condamnation des idées de sa jeunesse. De Man a été vivement frappé du fossé qui séparait la mentalité des prolétaires des doctrines des théoriciens, les premiers, au fond d'eux-mêmes, ne demandant qu'à accéder à la dignité bourgeoise. Ce sentiment d'écart entre la théorie et la pratique a été encore exacerbé par les séjours que de Man fit en Amérique, où les travailleurs, souvent bien payés et pourvus du confort, ne ressentaient aucune animosité envers le système capitaliste et ne combattaient plus les compagnies et les patrons que pour des questions de salaires. Or Marx avait prédit la "paupérisation absolue" du prolétariat et des conflits sociaux de plus en plus violents. Les prétentions scientifiques du marxisme s'en trouvaient controuvées. Non, le marxisme ne pouvait être considéré comme une science, mais comme une simple théorie qui correspondait à une

---

(14) La Joie au Travail, p. 178

étape primitive de la condition ouvrière. A ces constatations s'ajoutaient des arguments psychologiques qui tendaient à prouver que le matérialisme historique était contraire à la nature humaine.

Cet effort critique ne manquait pas d'intérêt dans la mesure surtout où il indiquait que le marxisme devait être repensé à la lumière de l'évolution du capitalisme au XXe siècle. Malheureusement, de Man ne procédait pas à un véritable réexamen, mais à une condamnation absolue et brutale. L'ancien doctrinaire rejetait avec horreur la religion autrefois adorée et n'y voyait plus qu'une hérésie intolérable. De plus, comme s'il n'existait que deux solutions au problème social, il déduisait de son rejet du marxisme une réhabilitation à peine voilée du capitalisme et de la culture bourgeoise (15). Aujourd'hui nous ne pouvons plus nous contenter d'une alternative aussi simpliste. Rares sont ceux qui défendent encore avec intransigeance les moindres aspects de la doctrine de Marx, mais à part quelques conservateurs têtus, tout le monde reconnaît la valeur de ses analyses économiques et la profondeur de ses intuitions sociologiques. De Man aurait eu souvent intérêt à y prêter plus d'attention. Par exemple, la théorie de l'aliénation et de la superstructure idéologique explique très bien ces phénomènes qui l'ont tant frappé et qui dérouteraient le psychologue moderne : je veux parler de la déférence ha-

---

(15) De Man ne nous dit pas clairement si, pour lui, le socialisme suppose la disparition d'une économie fondée sur le profit. Tantôt "le socialisme, c'est la condamnation de la moralité régnante au nom de la morale générale, ou encore, si l'on n'a pas peur de ces mots, la condamnation du capitalisme au nom du christianisme" (Au delà du marxisme, p. 188). Tantôt "la tâche primordiale et urgente (de la classe ouvrière) est la pacification du monde. Or celle-ci ne pourra se réaliser que par une collaboration plus intime de toutes les forces économiques essentielles - pour le dire tout de go : par la reconstruction de l'économie mondiale capitaliste" (ibid., p. 227). Mais le sens réformiste de sa pensée ne fait évidemment aucun doute.

bituelle de l'esclave pour son maître et de la tendance à l'embourgeoisement de l'ouvrier. Mais de Man rejette avec beaucoup de légèreté la thèse marxiste pour la simple raison ... qu'elle ne lui plaît pas (16).

La primauté absolue accordée à la psychologie relève aussi d'un raisonnement plutôt simpliste. J'avoue ne pas très bien comprendre l'intérêt de cette théorie du "complexe d'infériorité sociale de la classe ouvrière" que de Man prétend substituer à celle de la lutte des classes. Peut-on vraiment en déduire que le malaise de l'ouvrier est de nature uniquement psychologique et qu'il est possible de le faire disparaître sans supprimer l'énorme désavantage économique dont il souffre par rapport aux capitalistes ? Il est exact que Marx a trop négligé les facteurs psychologiques dans ses analyses sociales, mais son adversaire verse dans l'erreur opposée. En fait, le véritable dépassement du marxisme aurait été non pas de nier l'importance de l'économie, mais de montrer qu'il y a interaction constante entre l'économie et le psychologique.

La valeur très relative de cette tentative d'aller "au delà du marxisme" enlève beaucoup de crédit à la prétention d'Henri de Man de ressusciter la "joie au travail" sans rien changer aux structures fondamentales du capitalisme industriel. Voulant s'appuyer sur "une science moderne, la psychologie", il a recours constamment à des valeurs anachroniques ou, du moins, fort peu scientifiques : une "morale générale", abandonnée depuis Kant, la glorification du christianisme primitif, une vision bourgeoise de la psychologie des masses, fondée sur une multitude d'"instincts" et de "complexes". Les conseils

---

(16) "... la construction intellectuelle par laquelle Marx fait dériver la "superstructure idéologique" de "l'infrastructure économique" ... ne nous intéresse plus, parce que nous voulons précisément nous émanciper de cette dépendance de l'homme à l'égard de ses moyens techniques et économiques d'existence" (Au delà du marxisme, p. 312).

qu'il donne ne sont pas exempts de contradictions : on voit mal comment on peut concilier son éloge de l'artisan du moyen âge avec sa défense du machinisme; la joie au travail semble tantôt liée à la satisfaction des instincts et à l'octroi d'avantages matériels, tantôt elle se définit comme le "bonheur du devoir accompli".

L'intérêt des idées d'Henri de Man réside dans l'extrême diffusion dont elles ont bénéficié. Non seulement son influence sur l'évolution du socialisme démocratique a été décisive, mais on peut dire sans grand risque de se tromper que, pendant les vingt années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, presque toute l'Europe non communiste a été "demanienne". Cependant ce rêve d'une réconciliation du capitalisme industriel avec un socialisme démocratique et syndical pour l'élaboration d'une société riche et heureuse est en train de s'écrouler dans le pays même qui l'a fait naître : les Etats-Unis. Une grande partie de sa jeunesse actuelle méprise l'abondance de mauvais aloi dont elle dispose et ne croit plus à une idéologie qui prétendait concilier le bonheur des hommes avec la recherche effrénée du profit. En ce qui concerne le machinisme, de Man a également péché par excès d'optimisme. Aujourd'hui les conservateurs lèvent les bras au ciel en disant qu'"on n'arrête pas le progrès", mais personne n'ose plus exalter le monde d'ordinateurs et de robots qu'on nous prépare. La machine semble en tout cas n'avoir créé nulle part la joie au travail.

De Man croit "scientifique" de limiter ses analyses au présent et au passé sans jamais faire d'effort de prospective (17).

---

(17) "Entre les considérations supérieures rationnellement fondées d'une faible élite intellectuelle et le sentiment obscur qu'ont les masses d'un devoir sanctifié par l'habitude, il n'existe pas encore aujourd'hui, en tout cas, de pont psychologique que la pédagogie sociale puisse pratiquement utiliser. De toute façon, une chose est claire : pour qui veut jeter ce pont, il ne saurait être question de partir de la pile qui se trouve sur la rive de l'avenir spéculativement conçu par la raison. La construction ne peut réussir que si l'on part de la pile dont les fondations plongent dans des siècles de vieille habitude instinctive passée dans le sang, enracinée dans la sensibilité." (La Joie au Travail, p. 174).

Il ne se doute pas que c'est là adopter une attitude typiquement conservatrice et sortir en fait de la tradition socialiste. Car, selon le mot de G. Duveau : "l'utopie est au coeur de toute pensée du social, même la plus objective" (18). Il est vrais que l'Histoire est une longue dialectique du maître et de l'esclave, il est vrai que l'inférieur subit l'ascendant du supérieur et aspire à lui ressembler. Mais le socialisme est précisément fondé sur l'espoir qu'une autre société est possible. Le refus de toute prospective engendre d'ailleurs l'utopie morale et l'exaltation d'un passé imaginaire. Aussi c'est dans un moyen âge idyllique que de Man situe la grande époque de la joie au travail. Le servage fut-il une si belle institution ?

---

(18) G. Duveau, Sociologie de l'utopie, Paris, 1961, pp. VI et VII.

## Annexe II

TABLE DES CONCORDANCES

Le texte des débats comportant de fréquents renvois aux rapports préliminaires avec leur pagination originale, on trouvera ci-après les concordances entre cette pagination originale (colonnes de gauche) et la pagination (colonnes de droite) de la Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto (Tome XII- 1974 - No 31) où ont été publiés les rapports.

A. M. van PESKI

1	11	14	20	27	27
2	11-12	15	20-21	28	27-28
3	12	16	21	29	28-29
4	12-13	17	21-22	30	29
5	13-14	18	22	31	29-30
6	14-15	19	22-23	32	30
7	15	20	23-24	33	30
8	15-16	21	24	34	31
9	16-17	22	24-25	35	31-32
10	17	23	25	36	32
11	17-18	24	25-26	37	32-33
12	18-19	25	26	38	33
13	19	26	26-27		



G. DESOLRE

2	35	16	44	31	53-54
3	36	17	45	32	54
4	36	18	45-46	33	54-55
5	36-37	19	46	34	55-56
6	37-38	20	46-47	35	56
7	38	21	47-48	36	56-57
8	38-39	22	48	37	57-58
9	39-40	23	48-49	38	58
10	40	24	49	39	58-59
11	40-41	25	50	40	59-60
12	41-42	26	50-51	41	60
13	42-43	27	51	42	60
14	43	28	51-52	43	61
15	43-44	29	52	44	61-62
		30	53	45	62

P. DODGE

1	63-64
2	64-65
3	65-66
4	66-67
5	67-68
6	68-69
7	69-70
8	70-71
9	71-72
10	72-73

M. GRAWITZ

1	75	15	84-85	29	94-95
2	75-76	16	85-86	30	95
3	76-77	17	86-87	31	95-96
4	77	18	87	32	96-97
5	77-78	19	87-88	33	97
6	78-79	20	88-89	34	97-98
7	79	21	89	35	98-99
8	79-80	22	89-90	36	99
9	80-81	23	90-91	37	99-100
10	81-82	24	91	38	100-101
11	82	25	91-92	39	101
12	82-83	26	92-93	40	101-102
13	83-84	27	93	41	102
14	84	28	93-94		

A. DAUPHIN-MEUNIER

1	103	12	108-109	23	114-115
2	103-104	13	109	24	115-116
3	104	14	109-110	25	116
4	104-105	15	110	26	116-117
5	105	16	110-111	27	117
6	105-106	17	111-112	28	117-118
7	106	18	112	29	118
8	106-107	19	112-113	30	118-119
9	107	20	113	31	119-120
10	107-108	21	113-114	32	120
11	108	22	114		

F. GROSSE

1	121	6	124-125	11	127-128
2	121-122	7	125	12	128
3	122-123	8	125-126	13	128-129
4	123	9	126	14	129-130
5	123-124	10	127		

M. CLAEYS - VAN HAEGENDOREN

1	131	7	135	13	138-139
2	131-132	8	135-136	14	139-140
3	132-133	9	136	15	140
4	133	10	136-137	16	140-141
5	133-134	11	137-138	17	141
6	134-135	12	138	18	142

H. BRUGMANS

1	143	5	145	9	147-148
2	143-144	6	145-146	10	148
3	144	7	146-147	11	148-149
4	144-145	8	147	12	149

G. LEFRANC (I)

1	151	11	156-157	21	162
2	151-152	12	157-158	22	162-163
3	152	13	158	23	163
4	152-153	14	158-159	24	163-164
5	153	15	159	25	164
6	153-154	16	159-160	26	164-165
7	154-155	17	160	27	165-166
8	155	18	160-161	28	166
9	155-156	19	161-162	29	167
10	156	20	162		

A.G. SLAMA

1	169	12	175-176	23	182-183
2	169-170	13	176	24	183-184
3	170	14	176-177	25	184
4	170-171	15	177-178	26	184-185
5	171-172	16	178	27	185-186
6	172	17	178-179	28	186
7	172-173	18	179-180	29	186-187
8	173	19	180	30	187-188
9	173-174	20	180-181	31	188
10	174-175	21	181-182	32	188
11	175	22	182		

G. LEFRANC (II)

1	189	6	192	11	194-195
2	189-190	7	192-193	12	195
3	190	8	193	13	195-196
4	190-191	9	193		
5	191-192	10	194		

H. BALTHAZAR

1	197	10	205	19	211-212
2	197-198	11	205-206	20	212-213
3	199-200	12	206-207	21	213
4	200-201	13	207-208	22	213-214
5	201-202	14	208-209	23	214
6	202-203	15	209	24	214-215
7	203	16	209-210		
8	203-204	17	210-211		
9	204-205	18	211		

M. BRELAZ

1	217	12	225-226	23	234-235
2	218	13	226-227	24	235-236
3	218-219	14	227-228	25	236
4	219-220	15	228	26	236-237
5	220-221	16	228-229	27	237-238
6	221	17	229-230	28	238-239
7	222	18	230-231	29	239-240
8	222-223	19	231-232	30	240
9	223-224	20	232	31	241
10	224-225	21	232-233	32	241-242
11	225	22	233-234		

I. RENS

1	243	18	252-253	35	262
2	243-244	19	253	36	262-263
3	244	20	253-254	37	263
4	244-245	21	254	38	263-264
5	245-246	22	254-255	39	264-265
6	246	23	255	40	265
7	246-247	24	255-256	41	265-266
8	247	25	256	42	266
9	247-248	26	256-257	43	266-267
10	248	27	257-258	44	267
11	248-249	28	258	45	267-268
12	249	29	258-259	46	268
13	249-250	30	259	47	269
14	250	31	259-260	48	269-270
15	250-251	32	260-261	49	270
16	251-252	33	261	50	270-271
17	252	34	261-262		

S. STELLING MICHAUD & J. BUENZOD

1	273	11	280-281	21	288-289
2	273-274	12	281-282	22	289-290
3	274-275	13	282	23	290-291
4	275-276	14	282-283	24	291
5	276-277	15	283-284	25	291-292
6	277	16	284-285	26	292-293
7	277-278	17	285-286	27	293-294
8	278-279	18	286	28	294-295
9	279	19	286-287	29	295
10	279-280	20	287-288	30	295-296

E. LEHOUCK

Le texte de cette communication figure dans l'annexe 1 du présent fascicule. Les concordances sont donc établies, dans ce cas, entre la pagination originale (colonnes de gauche) et la pagination de ce fascicule (colonnes de droite).

1	268	6	272-273	11	277-278
2	268-269	7	273-274	12	278-279
3	269-270	8	274-275	13	279-280
4	270-271	9	275-276	14	280
5	271-272	10	276-277		

Annexe III

LISTE DES PARTICIPANTS

Mesdames et Messieurs

Pays de domicile :

AGUET Jean-Pierre	Suisse
BALTHAZAR Herman	Belgique
BEAUFAYS Jean	Belgique
BILLETER Geneviève	Suisse
BOURGEOIS Daniel	Suisse
BRELAZ Anne-Marie	Suisse
BRELAZ Michel	Suisse
BUENZOD Janine	Suisse
DE BUYSER Pieter	Belgique
CAPELLE Juliaan	Belgique
CHEVALLIER Jean-Jacques	France
DAMI Aldo	Suisse
DAUPHIN-MEUNIER Achille	France
DEBROCK Walter	Belgique
DELARUE Jef	Belgique
DE SCHEPPER Hugo	Belgique
DESOLRE Guy	Belgique
DODGE Peter	Etats-Unis
DUBOIS Herman	Belgique
DUFOUR Alfred	Suisse
FAVEZ Jean-Claude	Suisse
FLEURY Antoine	Suisse
FRANSSENS Edmond	Belgique
FREYMOND Jacques	Suisse
GEMBICKI Dieter	Suisse
GERARD-LIBOIS J.	Belgique



GRAWITZ Madeleine	France
GRINEVALD Jacques	Suisse
GROSSE Franz	Rép. féd. d'Allemagne
HANCKE Lode	Belgique
LAMBIOTTE-DONHAUSER Rosine	Etats-Unis
LANGEL Françoise	Suisse
LECOCQ-DE MAN Elise	Belgique
LECOCQ Yves	Belgique
LEFRANC Georges	France
LEHOUCK Emile	Canada
LESCAZE Bernard	Suisse
MACHERET Augustin	Suisse
MAGITS Léo	Belgique
MOMMEN André	Pays-Bas
MOMMEN-REPRIELS Frieda	Pays-Bas
MOLNAR Miklos	Suisse
DE MUYNCK Gust	Belgique
DE MUYNCK-DE MAN Yvonne	Belgique
MYSYROWICZ Ladislas	Suisse
NAESSENS Maurits	Belgique
NEYENS Jean	Belgique
OLIVET Gérard	Suisse
OPRECHT Hans	Suisse
OSSIPOW William	Suisse
DE PAUW Wilfried	Belgique
PERRIN Jean-François	Suisse
PETERMANN Simon	Belgique
RADJAVI Kazem	Suisse
REINLE Gaston	Suisse
RENS Danièle-Anne	Suisse
RENS Ivo	Suisse
RENS Jef	Belgique
RIHS Charles	Suisse

ROIG Charles	Suisse
RONGERE Pierrette	France
DE SENARCLENS P.	Suisse
SEEUWS W.	Belgique
SLAMA Alain-Gérard	France
STELLING-MICHAUD Sven	Suisse
URIO Paolo	Suisse
VAN PESKI A.M.	Pays-Bas
VIERENDEELS Jacques	Belgique
VUILLEUMIER Marc	Suisse
WUTZIG Carole	Suisse
ZIEGLER Jean	Suisse

---

Annexe IV

INDEX NOMINATIF

Le présent index ne comprend que les noms de personnes, à l'exclusion des mots dérivés (marxisme, kautskysme, etc.). Les numéros de page soulignés indiquent une intervention de la personne désignée.

<u>A</u>	Abs Robert	19, 143.
	Adler Alfred	59, 70, 81, 82, 88.
	Adorno Theodor W.	70, 87.
	Althusser Louis	52.
	Andler Charles	25, 29.
	Aron Raymond	244.
	Aron Robert	171, 176, 177.
	Augustin (saint)	231.
	Auriol Vincent	179.
<u>B</u>	Balthazar Herman	<u>165</u> , 181, 189, 190, <u>191</u> , 194, <u>195</u> , <u>196</u> , 197, 203, 206, <u>209</u> , 210.
	Banning Willem	180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188.
	Barbey d'Aurevilly Jules	50.
	Barbusse Henri	224, 239.
	Bardin Alexis	143.
	Bart de Ligte	188.
	Baudouin Paul	170.
	Bauer Otto	251, 259.
	Beaurepaire Eugène	179.
	Bebel August	187, 250.
	Beckman Wiardi	181, 182, 186.
	Berlin René	165, 170.
	Berl Emmanuel	224.

Berlage Hendrik	224.
Bernstein Eduard	7, 23, 24, 42, 97, 249.
Bijtebier François	200.
Blanc Louis	232.
Bloch Jean-Richard	178.
Blum Léon	6, 73, 99, 158, 161, 162, 167, 168, 170.
Blume Isabelle	149.
Boas	89.
Boivin Pierre	159.
Boukharine Nicolas	63.
Bouthoul Gaston	243, 244.
Braudel Fernand	41.
Brélaz Michel	<u>20</u> , <u>26</u> , <u>27</u> , <u>31</u> , 36, <u>45</u> , <u>47</u> , 48, <u>58</u> , 60, 63, 64, <u>67</u> , 69, <u>81</u> , <u>82</u> , 86, <u>98</u> , 99, 100, 101, <u>146</u> , <u>154</u> , <u>169</u> , 189, 190, 207, <u>208</u> <u>214</u> , 219, <u>240</u> , 244, 246, 247, 248, 249, 250, 253, <u>256</u> , 261, 265.
Broué Pierre	143.
Brugmans Henri	5, 113, 180, 181.
Buber Martin	50.
Bücher Karl	81.
Buenzod Janine	189, 190, 209, 220.
Buset Max	149, 154, 155.
Butler Harold	253.
<u>C</u> Cabet Etienne	77, 232.
Capelle Robert	206.
Carlyle Thomas	86.
Chevallier Jean-Jacques	<u>244</u> , 263.
Churchill Winston	138.
Claeys-van Haegendoren Mieke	5, 113, 129, 131, 250, 257.
Clark Colin	165.
Coeur Jacques	265.
Cole G.D.H.,	84, 123.

Colins Jean-Guillaume-César-Alexandre-Hyppolyte 264.

Considerant Victor 232.

Constantin Ier le Grand 230.

Copernic Nicolas 58, 63.

Cripps Stafford 165.

Cusin Gaston 164.

D Dandieu Arnaud 171.

Dauphin-Maunier Achille 33, 48, 52, 61, 70, 82, 97, 109, 113,  
114, 119, 122, 128, 129, 163, 169, 173,  
176.

Déat Marcel 159, 160, 164, 166, 167, 253.

De Becker Raymond 193.

Debrock Walter 140, 142, 143, 148, 168, 194, 195, 199.

De Brouckère Louis 28, 149.

De Coster Charles 75.

De Graaf 186.

Deixonne Maurice 159.

Deldime Louis 134.

De Man Henri (presquement toutes les pages).

De Man Jan 201.

De Muynck Gust 25, 29, 34, 35, 84, 89, 121, 135, 139,  
147, 148, 149, 226, 246, 255, 259, 262.

De Muynck Yvonne 201.

De Schepper Hugo 201, 205, 208, 209.

Desjardins Paul 25, 175.

Desolre Guy 9, 10, 11, 12, 15, 20, 21, 22, 27, 30,  
31, 35, 36, 41, 42, 43, 45, 46, 48, 51,  
54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 65, 66, 67,  
79, 83, 107, 111, 142, 146, 246, 256,  
257, 258, 259, 261, 263, 264.

Dewey John 89.

Dimitrov Georges 141.

Dodge Peter 9, 32, 38, 55, 67, 75, 76, 99, 105, 109,  
123, 166, 187, 197, 209, 211, 212, 214,  
225, 238, 250.

Dollfuss Engelbert 7.

	Dominicé Christian	4.
	Doumergue Gaston	173.
	Dreyfus Pierre	179.
	Dubois Herman	<u>110</u> , <u>124</u> , <u>128</u> , <u>133</u> , <u>140</u> , <u>156</u> , <u>174</u> , <u>221</u> , <u>224</u> , <u>234</u> , <u>236</u> , <u>238</u> , <u>255</u> , <u>256</u> .
	Dühring (Anti-Dühring)	48.
	Durkheim Emile	51.
	Duveau G.	280.
<u>E</u>	Ebert Friedrich	24, 115.
	Eisenstein Sergheï	224.
	Elisabeth de Belgique	206.
	Engels Friedrich	32, 48, 59.
<u>F</u>	Faure Paul	167.
	Fejtő François	176.
	Feuerbach Ludwig	46, 50.
	Finet Paul	148, 153, 262.
	Fischer Robert	15.
	Fougeyrollas Pierre	176.
	Fourier Charles	77, 78, 81, 82, 83, 100, 232, 269, 270, 272, 273, 275.
	Franssens Edmond	<u>121</u> .
	Freud Sigmund	59, 60, 82.
	Freymond Jacques	4, <u>6</u> .
	Friedmann Georges	176.
	Fromm Erich	14, 70.
<u>G</u>	Gailly Arthur	149, 153, 155.
	Gaitskell Hugh	165.
	Garaudy Roger	14, 176.
	Gaulle Charles (de-)	179, 187.
	Gérard-Libois Jules	<u>53</u> , <u>233</u> .
	Goblot	74.
	Goldmann Lucien	16.

Göring Hermann	168.
Gorz André	142.
Gramsci Antonio	58, 63.
Grauls V.	200.
Grawitz Madeleine	9, 11, <u>35</u> , 39, <u>51</u> , 53, 55, 57, 62, 67, <u>68</u> , 78, <u>79</u> , 84, <u>87</u> , <u>89</u> , 90, <u>102</u> , 106, <u>107</u> , <u>109</u> , <u>111</u> , 128, <u>167</u> , 170, <u>183</u> , <u>196</u> , 199, 200, <u>234</u> , 238, 252, <u>256</u> .
Grinevald Jacques	<u>45</u> , 46, 47.
Grosse Franz	<u>24</u> , <u>34</u> , <u>84</u> , <u>85</u> , 113, 123, <u>124</u> , <u>125</u> , <u>126</u> , <u>127</u> , <u>128</u> , 129, <u>139</u> , 220, <u>225</u> , <u>232</u> , 237, 238, <u>254</u> , 260, <u>262</u> .
Guéhenno Jean	224.
Guity Sacha	196.

<u>H</u>	Halassi Albert	148.
	Hancké Lode	<u>123</u> , <u>157</u> , <u>184</u> , 185, 186, <u>188</u> .
	Haubach Theo	124.
	Hazard Paul	5.
	Heimann Eduard	127.
	Heller Hermann	87.
	Herr Lucien	159.
	Hersch Jeanne	218.
	Hervé Gustave	249, 257.
	Hesse Hermann	238.
	Hilferding Rudolf	49.
	Hitler Adolf	42, 71, 99, 125, 126, 127, 130, 134, 138, 146, 147, 153, 161, 200, 244.
	Hobson John Atkinson	123.
	Horkheimer Max	70, 87.
	Huizinga J.	81, 181.
	Huysmans Camille	229.

<u>J</u>	Jauniaux Arthur	155.
	Jaurès Jean	24, 25, 28, 73, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 201, 242, 250, 257.

Jouhaux Léon 162, 164, 165, 253.  
 Jouvenel Bertrand (de-) 172, 178.

K Kant Emmanuel 278.  
 Kautsky Karl 12, 16, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25,  
 27, 28, 29, 30, 33, 36, 40, 42, 43,  
 44, 45, 47, 48, 49, 50, 61, 249, 261.  
 Keynes John Maynard 121, 122, 123.  
 Kierkegaard Soeren 88.  
 Kolakowski Leszek 7, 14, 15.  
 Karl Korsch 19.  
 Kreisky Bruno 254.  
 Kriegel Annie 92.  
 Kropotkine Pierre 52.  
 Kun Bela 148.

L La Bruyère Jean (de-) 268.  
 Lacoste Robert 160, 164, 165, 170, 178, 179.  
 Lafargue Paul 81, 108, 272, 273.  
 Lagardelle Hubert 170, 177, 178.  
 Lamour Philippe 178.  
 Laurat Lucien 5, 159, 164.  
 Laurent Charles 164.  
 Lavrov Piotr Lavrovitch 25, 29.  
 Lebas Jean-Baptiste 167.  
 Le Bon Gustave 175.  
 Lecocq-de Man L. 201.  
 Lecocq Yves 205, 208.  
 Lefebvre Henri 51.  
 Lefranc Emilie 224.  
 Lefranc Georges 24, 29, 34, 50, 65, 66, 86, 99, 113,  
119, 120, 123, 126, 158, 165, 166, 167,  
168, 169, 170, 171, 178, 195, 207, 208,  
224, 239, 253, 259, 261.



Lehouck Emile 9, 55, 57, 67, 76, 79, 81, 82, 83, 86,  
90, 98, 100, 102, 105, 106, 107, 108,  
109, 216, 219, 220, 267.  
Lemoine Robert 134.  
Lénine 28, 44, 48, 49, 150, 167, 248, 250,  
251, 257.  
Léopold III 138, 153, 157, 197, 200, 205, 252.  
Lévi-Strauss Claude 159.  
Lewin Kurt 70.  
Liebknecht Karl 20, 61.  
Liebknecht Wilhelm 249.  
Linton Ralph 234.  
Loewe Karl 87.  
Loucheur 196.  
Lounatcharski Anatoli  
Vassiliévitch 28.  
Luxemburg Rosa 20, 27, 49, 61, 250, 251, 252, 257.  
Lyssenko 47.

M Mac Dougall W. 89.  
Magits Léo 34, 89, 156, 180, 182, 184.  
Mandel Ernest 19.  
Mannheim Karl 87.  
Mansholt Sicco 261.  
Marcuse Herbert 14, 108, 268.  
Marjolin Robert 159, 179.  
Martov L. 250, 251, 257.  
Marx Karl 12, 17, 18, 21, 22, 25, 26, 27, 28, 29,  
30, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40,  
41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 51,  
54, 58, 59, 60, 63, 68, 69, 73, 76, 79,  
81, 83, 88, 103, 108, 131, 179, 181, 199,  
211, 217, 230, 232, 236, 237, 261, 262,  
269, 276, 277, 278.  
Mathiez Albert 271.  
Mazarin 199.  
Mehring Franz 21, 49.

Merle Marcel	247, 256.
Michels Robert	93, 94, 95, 99, 177, 178.
Mierendorff Carlo	124.
Mitchison	165.
Moch Jules	160, 165, 179.
Möllendorff W. (von-)	50.
Mollet Guy	196.
Molnar Miklos	<u>40</u> , <u>41</u> , <u>42</u> , 43.
Monnet Jean	117, 148, 254.
Montagnon Barthélémy	166.
Monteil André	179.
Montesquieu	213.
More Thomas	77.
Moreno Jacob L.	70.
Morin Edgar	46, 176.
Morris William	81, 86, 105.
Mounier Emmanuel	171, 173, 176.
Müller Hermann	201.
Mussert A.	187.
Mussolini Benito	138, 177, 207.

<u>N</u>	Naessens Maurits	<u>42</u> , 48, <u>54</u> , <u>110</u> , 111, <u>120</u> , <u>127</u> , 147, <u>148</u> , <u>150</u> , 154, <u>155</u> , <u>156</u> , <u>166</u> , <u>184</u> , <u>186</u> , <u>199</u> .
	Napoléon Ier	154.
	Naville Pierre	19, 20.
	Neuchâteau François (de-)	100.
	Nietzsche Friedrich	211, 212.
	Nieuwenhuis Domela	62, 249, 257.
	Noske Gustav	115.

<u>O</u>	Oprecht Hans	4, 164.
	Ortlieb Heinz-Dietrich	85.

<u>P</u>	Pachsmann Lisa	88.
	Pannekoek Anton	20.
	Péguy Charles	175.
	Petermann Simon	<u>22</u> , 24, <u>55</u> , 62, 67, 90, <u>91</u> , 97, <u>98</u> , 99, 107.
	Philip André	72, 73, 101, 119, 160, 164, 165, 169, 179.
	Pic de la Mirandole Jean	151.
	Pierrefeu François (de-)	178.
	Pineau Christian	170, 179.
	Pirenne Henri	70, 78, 175.
	Pirenne Jacques	206.
	Pivert Marceau	169.
	Plékhanov Guéorgui Valentinovitch	249.
	Pône Camille	253.
	Porte	68.
	Poulantzas Nicos	52.
	Proudhon Pierre-Joseph	76, 232, 269.
<u>R</u>	Radek Karl	20, 27, 49.
	Ragaz Leonhard	236.
	Ramadier P.	159.
	Rathenau Walther	33, 50, 70, 82, 113, 114, 115, 116, 117,
	Reclus Elisée	52.
	Renard André	141, 143, 144.
	Renaudel Pierre	159.
	Rens Jef	5, <u>21</u> , 23, 25, 26, <u>27</u> , 29, <u>52</u> , <u>87</u> , <u>89</u> , 99, <u>122</u> , <u>125</u> , 127, <u>129</u> , 133, <u>134</u> , 139, 145, 146, <u>147</u> , <u>149</u> , <u>154</u> , <u>155</u> , 159, 161, 165, 195, <u>200</u> .
	Rens Ivo	<u>4</u> , 6, <u>8</u> , <u>10</u> , <u>20</u> , <u>25</u> , <u>27</u> , <u>30</u> , <u>34</u> , <u>35</u> , <u>43</u> , <u>45</u> , <u>51</u> , 52, <u>53</u> , <u>55</u> , <u>56</u> , <u>57</u> , <u>60</u> , 63, 64, <u>65</u> , 68, 72, <u>75</u> , <u>82</u> , <u>85</u> , <u>90</u> , <u>91</u> , 100, <u>111</u> , <u>113</u> , <u>114</u> , <u>118</u> , <u>119</u> , <u>120</u> , <u>123</u> , <u>126</u> , <u>128</u> , <u>129</u> , <u>139</u> , <u>140</u> , <u>158</u> , <u>171</u> , <u>179</u> , <u>180</u> , <u>185</u> , <u>188</u> , <u>189</u> , <u>190</u> , <u>199</u> , 207, <u>209</u> , <u>212</u> , <u>219</u> , <u>220</u> , <u>234</u> , <u>239</u> , <u>243</u> , 244, <u>245</u> , 246, <u>253</u> , <u>263</u> .

Ribot	175.
Rihs Charles	<u>43</u> , <u>230</u> , 236, 237, 238.
Rist Charles	170.
Roditi Georges	172, 176, 178.
Rogers	74, 237.
Roland Holst	224.
Roland Holst Henriette	183, 224, 258.
Romains Jules	163, 206, 214, 220, 221.
Rongère Pierrette	75, 77, <u>104</u> , <u>108</u> , 110.
Roosevelt Franklin	167.
Rossoni	177.
Rougemont Denis (de-)	4, 219.
Rousseau Jean-Jacques	227.
Rueff Jacques	170.
Ruskin John	81, 86.
<u>S</u> Saint-Simon	76, 232, 269.
Sassenbach	246.
Schaff Adam	14, 15.
Schuman Robert	254.
Serge Victor	248.
Séverac J.B.	161.
Shakespeare	74.
Shaw Bernard	84, 139, 228.
Slama Alain-Gérard	<u>33</u> , 35, 103, 113, <u>171</u> , 193.
Sombart Werner	43, 234, 238.
Sorel Georges	23, 175.
Spaak Paul-Henri	5, 143, 157, 158, 242.
Spassky Boris	15.
Spengler Oswald	211, 212, 216, 234.
Spinasse Charles	253.
Spühler Willy	5.
Staline	6, 43, 44.
Starobinsky Jean	172.

Stelling-Michaud Sven 189, 190, 209, 214, 215, 216, 217, 218,  
219, 220, 221, 230, 231, 234, 237.

I Talleyrand Charles-Maurice  
(de-)

196.  
Thacker Ch. 270.  
Thomas Albert 253.  
Thomas W.I. 69.  
Tillich Paul 127, 236.  
Tinbergen Jan 181, 184.  
Tommelein Michel 200.  
Toynbee Arnold 211, 212, 234.  
Trotsky Léon 20, 46, 47, 49, 143.  
Troclot Léon 249.

V Vaillant Edouard

250, 257.  
Vallon Louis 173, 179.  
Vandervelde Emile 19, 64, 142, 143, 147, 149, 153, 182,  
183.  
Van Overstraeten Raoul 206.  
Van Peski Adriaan M. 9, 10, 11, 20, 21, 22, 26, 27, 29, 55,  
56, 57, 62, 65, 66, 99, 107, 111, 123,  
180, 183, 184, 185, 188, 196, 197, 212,  
213, 236, 237, 261, 266.  
Van Scheltema (Mme) 206.  
Van Zeeland Paul 137, 149, 152, 153, 155, 163, 165, 193.  
Vollmar 249.  
Voltaire 214, 238, 270.  
Vos Hein 181, 184.  
Vos Herman 148, 157.

W Wagemann

128.  
Weitling Wilhelm 232.  
Wilson Thomas Woodrow 135, 240, 258.  
Wissel 50.

Woitinsky 128.

Wolfers 127.

Wundt Wilhelm 88.

Z      Znaniiecki Florian 69.

Zyromski Jean 168, 169.

Annexe V

E R R A T A

I. Dans le volume de la Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto, intitulé Sur l'oeuvre d'Henri de Man, il convient d'apporter les corrections suivantes :

Page 7, avant-dernière ligne; lire : "Tel fut aussi le sens"...

Page 25, 7ème ligne; lire : "c) Un aggiornamento plutôt désespéré : Herbert Marcuse".

Page 281, 9ème ligne; lire : "... montre bien quelle fut son attitude à l'égard du national-socialisme..."

Page 301, 3ème ligne avant la fin, colonne de droite; lire : "Rougemont Denis (de-)..."

II. Dans le présent volume des Actes du Colloque international sur l'oeuvre d'Henri de Man, il convient d'apporter les corrections suivantes :

Page 69, 23ème ligne; lire : "...le Paysan polonais de Thomas et Znaniecki".

Page 87, 20ème ligne; lire : "...citer Horkheimer, le philosophe, Karl Mannheim, le sociologue..."

Page 185, 23ème ligne; lire : "...sur la filiation Jaurès-de Man..."

25ème ligne; lire : "...très volontiers..."

## TABLE DES MATIERES

### Fascicule 1

Introduction . . . . .	2
Ouverture du Colloque . . . . .	4
Point I de l'ordre du jour :	
<u>Le dépassement du marxisme et la théorie</u> <u>des mobiles du socialisme . . . . .</u>	9

### Fascicule 2

Point II de l'ordre du jour :

<u>Le planisme, théorie et pratique;</u> <u>l'influence d'Henri de Man entre les</u> <u>deux guerres . . . . .</u>	113
--	-----

### Fascicule 3

Point III de l'ordre du jour :

<u>Du socialisme national au mondialisme;</u> <u>la philosophie de l'histoire, de la cul-</u> <u>ture et du droit . . . . .</u>	189
---	-----

### Annexes

I. Emile Lehouck, <u>La notion de joie au travail chez</u> <u>Henri de Man et dans la tradition socialiste</u> (communiqué) . . . . .	267
II. Table des concordances . . . . .	281
III. Liste des participants . . . . .	289
IV. Index nominatif . . . . .	292
V. Errata . . . . .	304



B U L L E T I N  
DE L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

Tirage supplémentaire spécial sans couverture

No 5 - Décembre 1976

SOMMAIRE :

Piet Tommissen	A propos d'une biographie d'Henri de Man (I)	2
	Communication	15
Henri de Man	Sozialismus und Gewalt	16
	Résumé français	24
	Echos et nouvelles	26

PUBLIE PAR L'ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN  
c/o Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques  
et politiques, Faculté de droit, Place de l'Université 3,  
1211 GENEVE 4 (Suisse)

